

V I E
DE JEAN HOWARD.

CÉLÈBRE PHILANTROPE ANGLAIS ,

O U

CARACTÈRE ET SERVICES PUBLICS

D E C E

BIENFAITEUR DES PRISONNIERS.

Traduit de l'anglais d'Aikin, par A. M. H. B.

Ils sont assez punis, par leur sort rigoureux ,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

*Lafontaine, dans sa belle élégie sur la digress
de Fouquet.*

A P A R I S.

Chez le Directeur de la *Décade Philosophique*,
Rue Thérèse, butte des Moulins.

An V de la République Française.

1796.

V I E

DE JEAN HOWARD.

On trouve chez Maradan, libraire à
Paris, les autres Ouvrages traduits par
A. M. H. BOULARD.

V I E

DE JEAN HOWARD.

SI l'on a eu raison de remarquer que tout homme qui est parvenu à une supériorité rare, dans la carrière qu'il a suivie; devient digne de l'attention publique, avec quelle justesse cette maxime n'est-elle pas applicable à cette espèce de supériorité qui fait d'un individu, le plus grand bienfaiteur de ses semblables, et le plus noble sujet de leur contemplation? La bienfésance, pure dans ses motifs, sage et vaste dans ses projets, active et heureuse dans leur exécution, sera toujours à la tête des qualités qui relèvent le caractère de l'homme; et rien

A

n'est plus important pour le genre humain que le soin de répandre cet esprit, en présentant les exemples les plus parfaits et les plus propres à faire impression, où il s'est véritablement déployé.

Parmi ces hommes vraiment honorables, qui, dans les différens siècles et chez les divers peuples, ont marqué leur passage dans le sentier de la vie, par une suite non interrompue de bonnes actions, il y en a peu d'aussi distingués que feu M. Howard, soit par l'étendue du bien qu'il a fait, soit par la pureté d'intention et l'énergie de caractère qu'il a montrées en le faisant. Avoir embrassé la cause des prisonniers, des infirmes, de ceux que tout le monde délaissait, non seulement dans son pays, mais dans toute l'Europe; avoir diminué de beaucoup le fardeau du malheur qui pesait sur ces classes infortunées, et avoir pris en même tems des précautions pour corriger les vicieux et empêcher à l'avenir les crimes et les malheurs; avoir coopéré à l'exécution de plusieurs plans humains et utiles, et avoir préparé tout ce qui était nécessaire pour le perfectionnement de ces institutions; enfin avoir fait toutes ces choses, étant simple particulier, sans avoir

les moyens de l'homme public, et étant obligé de lutter contre des obstacles, des fatigues et des dangers qui auraient effrayé les hommes les plus intrépides; c'est certainement avoir rempli une carrière de bienfaisance, que personne n'avait encore parcourue (1). C'est donc avec justice que le

(1) La France a produit beaucoup de pareils bienfaiteurs de l'humanité, sur-tout parmi les ecclésiastiques, à qui nous devons le progrès et la conservation des lettres, ainsi que tant d'écoles, d'hôpitaux, d'établissmens de bienfaisance, et tant de sermons, d'excellens ouvrages de morale, et de discours et d'actions en faveur des malheureux, dont ils ont constamment plaidé la cause. Il suffira de citer ici l'abbé de Fénelon, qui élevait et instruisait les petits savoyards, Fleury, Massillon, Lasalle, instituteur des écoles chrétiennes, Saint-Vincent de Paule, Godinot, chanoine de Rheims. Gillot, fondateur du collège de Sainte-Barbe, Collot, fondateur de bourses au collège du Plessis, à Paris, Gerson, Hersan, Rollin, Crevier, Coffin et Lebeau, qui avaient formé une pépinière de savans et de vertueux instituteurs dans l'illustre université de Paris. On peut consulter, 1°. la Bienfaisance française, par Dagues de Clairfontaine; 2°. et l'Essai d'Annales de la charité ou de la bienfaisance chrétienne, par le père Richard, imprimé à Lille, chez Danel, vers l'année 1785. Ces deux ouvrages mériteraient d'être réimprimés.

nom d'Howard est mis au nombre de ceux qui ont fait le plus grand honneur à la nation anglaise; et puisque ses actions ne peuvent manquer d'illustrer sa mémoire dans la postérité, il est du devoir et de l'intérêt de ses compatriotes et de ses contemporains, de lui transmettre des monumens de leur respect et de leur reconnaissance pour cet homme rare.

Ce serait une preuve frappante de l'accroissement des vertus et de la sagesse dans ce siècle, si de pareils caractères se trouvaient y avoir gagné du côté de la réputation et des applaudissemens. Assez long-tems le genre humain a eu la faiblesse de prostituer son admiration à des travaux nuisibles, à des talens souvent très-médiocres en eux-mêmes, et qui ne devaient leur éclat qu'aux malheurs dont ils avaient été la cause. Certes, il est tems que les hommes connaissent leurs bienfaiteurs, et les distinguent de leurs ennemis, et que les récompenses les plus encourageantes ne

més avec des augmentations. Voyez aussi l'apologie de la religion chrétienne, qui se trouve à Paris, chez Leclerc, rue Saint-Martin.

(*Note de A. M. H. B.*)

soient données qu'aux actions qui ont pour objet l'avantage universel.

Depuis la mort de cet homme respectable, il a paru beaucoup de panégyriques en son honneur; on nous a même donné sur sa personne un assez grand nombre de notices biographiques, pour satisfaire cette curiosité que tout nom célèbre est dans l'usage d'exciter (1). Cependant on a encore à désirer ce que je regarde comme le plus précieux tribut à la mémoire de tout homme distingué par des services publics, je veux dire son portrait, modelé sur les circonstances qui ont fait sa gloire; enfin un ouvrage où l'on expose la naissance et le progrès de ces traits de caractère qui l'ont rendu si particulièrement propre au rôle qu'il a joué, l'origine et le développement progressif de ses grands desseins, et tous les degrés successifs qui les ont amenés à leur dernier point de maturité. C'est cette branche

(1) Il a paru notamment une vie d'Howard à Londres, chez Ridgway, en 1790.
Note de A. M. H. B., traducteur des trois premiers volumes de l'histoire d'Angleterre du docteur Henry, et du précis historique et chronologique sur le droit romain de Schomberg.

de la biographie, qui seule lui donne des droits à un rang distingué parmi les compositions relatives à la vie humaine et aux mœurs. Sans doute la nature nous a inspiré le désir de connaître les traits d'un personnage célèbre, qui lui sont communs avec le reste du genre humain; et il est par conséquent juste de satisfaire ce désir jusqu'à un certain point. Mais fixer particulièrement l'attention, sur ce qui n'en mériterait aucune, sans sa liaison avec quelque chose de plus important, c'est incontestablement renverser la nature des choses et apprécier la masse par la quantité de l'alliage, plus que par celle du métal vraiment précieux.

Mon objet actuel est de remplir autant qu'il est en moi, ce vide dont je me plains relativement à M. Howard; et quoiqu'à certains égards cette tâche soit au-dessus de mes forces, le bonheur que j'ai eu de jouir long-tems de sa société et de sa confiance, pendant qu'il était occupé de la publication de ses ouvrages; l'avantage de m'être souvent entretenu avec lui sur les objets présents et futurs de ses recherches, enfin les communications dont j'ai été honoré par quelques-uns de ses amis les plus

intimes, justifieront, à ce que j'espère, mon entreprise aux yeux du public. Je me flatte, d'ailleurs, de ne m'être pas montré jusqu'ici insensible à son mérite supérieur, ou indifférent à sa réputation.

Je n'ai plus qu'une chose qu'il me paraît nécessaire de dire, relativement à cette entreprise. On a imprimé plus d'une fois, mais sans aucun fondement, à ce que je pense, que l'on pouvait s'attendre à voir paraître une vie de M. Howard, autorisée et avouée par sa famille. Je dois déclarer que ce n'est point ici cet ouvrage donné par ses parens. Mon entreprise est tout-à-fait volontaire de ma part, et je n'ai reçu aucune espèce d'encouragement de la part de sa famille ou de ses héritiers. Howard était un homme dont chacun pouvait se dire le parent, car il était le frère de tous les hommes; et ceux qui lui tinrent réellement de plus près, furent ceux que sa confiance rendit dépositaires de ses projets.

JEAN HOWARD naquit, suivant les meilleurs renseignemens que j'ai pu me procurer, vers l'année 1727. Son père était un tapissier dans Long-Lane Smithfield, qui, après avoir gagné une fortune

considérable, s'était retiré du commerce, et demeura d'abord à Enfield et ensuite à Hackney. M. Howard naquit, je crois, à Enfield.

Comme son père était un non-conformiste zélé, il était naturel qu'il donnât à son fils un précepteur imbu de ses principes. Mais le choix qu'il fit, devint la source d'un malheur durable, qui mérite une attention particulière, attendu qu'il ne s'est que trop souvent renouvelé. Il existait alors, à quelque distance de Londres, un maître d'école, qui, d'après son caractère religieux et moral, avait été chargé de l'éducation des enfans de plusieurs des plus opulens non-conformistes de la capitale, quoiqu'il s'en fallût de beaucoup qu'il eût les talens qu'exigeait cet emploi (1). Il n'est pas surprenant de voir tomber dans une pareille erreur des personnes que leur éducation et leurs habitudes ont rendues

(1) Dans quelques mémoires sur Howard, qui sont dans l'*Universal Magazine*, on dit que ce maître était savant, et auteur d'une grammaire latine. M. Aikin, auteur de cette vie, sans entrer dans la discussion de ce fait, déclare que dans ce qu'il avance ici sur ce maître, il parle d'après Howard. (*Note du traducteur*).

de fort mauvais juges des talens nécessaires à un instituteur ; mais quoique ceux qui commettent cette faute soient excusables , le mal n'en existe pas moins ; et comme de petites communautés , où l'esprit de parti règne fortement , sont principalement sujettes à mal placer leur confiance , il est nécessaire de les mettre en garde contre un pareil malheur. Ceux qui connaissent les non-conformistes , conviendront que nulle part on ne se montre plus sensible à l'importance d'une bonne éducation , et moins avare par rapport aux moyens de la procurer aux enfans ; et au total , on ne peut pas dire qu'ils ne réussissent pas dans leurs tentatives. Il est vrai que le plan trop circonscrit d'instruction adopté dans les écoles publiques de ce royaume , fait qu'il n'est pas difficile de rivaliser avec elles dans l'enseignement des objets d'une véritable utilité ; mais si l'on se fait une loi précise d'élever la jeunesse dans une certaine série d'opinions , et si , pour atteindre à ce but , on juge qu'il est essentiel que le maître soit exclusivement choisi parmi les plus ardens sectateurs de ces principes , il est clair qu'une petite communauté est exposée à beaucoup d'inconvéniens.

Quant à M. Howard, la suite de ce choix, comme il me l'a assuré avec plus d'indignation que je ne lui en avais vu dans beaucoup d'autres occasions, fut qu'après avoir passé sept années dans cette école, il la quitta sans avoir appris rien à fond. La perte de ce tems était irréparable : il s'en ressentit toute sa vie, et tous ceux qui conversaient avec lui ne s'en appercevaient que trop. De cette école, il passa dans la pension de M. Eames, mais je crois qu'il doit y être resté peu de tems, et quelque chose qu'il y ait appris, cela ne put réparer ce qui manquait à sa première éducation. Comme quelques uns des mémoires publiés sur son compte, pourraient faire penser qu'il avait fait de grands progrès dans les lettres, je me trouve obligé, d'après ce que je sais par moi-même, d'assurer qu'il ne sut jamais parler ou écrire sa propre langue avec une correction gramaticale, et qu'il n'avait qu'une connaissance superficielle des autres langues, en exceptant peut-être le français. En appréciant ainsi ses facultés intellectuelles, c'est ajouter un nouveau trait à sa gloire, que de le montrer ayant eu ainsi un surcroit de difficulté à combattre, dans les travaux qui remplirent ses dernières années.

Le père de M. Howard mourut, lorsque celui-ci était encore jeune, et il ne laissa que ce fils et une fille pour seuls héritiers d'une grande fortune. Il ordonna dans son testament, que son fils n'entrerait en possession de son bien qu'à vingt-cinq ans.

Ce fut probablement en conséquence de cet ordre, qu'il fut mis en apprentissage chez un épicier de la cité. Ce début paraît bizarre dans l'éducation d'un jeune homme riche ; mais alors on regardait généralement comme l'objet le plus important dans toutes les conditions de la vie, le soin d'inculquer aux jeunes gens des habitudes d'ordre et d'activité, et de leur inspirer une estime prudente pour l'argent, en leur apprenant les moyens de l'employer avantageusement. Howard fut probablement redevable à cette partie de son éducation, de l'esprit d'ordre et de la connaissance des affaires ordinaires, qu'il posséda par la suite. Mais il n'y contracta pas cette envie d'augmenter son bien, qui est la base de tout commerce ; et cette occupation était si fastidieuse pour lui, que, dès qu'il eut vingt-un ans, il racheta le reste de son tems, et partit sur-le-champ pour commencer ses voyages en France et en Italie.

A son retour, il se jeta dans le monde, et mena la vie des autres jeunes gens désœuvrés et riches. Il avait acquis ce goût des arts, que donne la vue de leurs plus parfaits modèles; et malgré les vices de son éducation, il aimait la lecture et l'étude de la nature. Mais la délicatesse de son tempérament l'engagea à prendre une maison à la campagne, et sa santé fut quelque tems le principal objet de son attention. Comme on le supposait enclin à la consommation, on lui prescrivit un régime sévère, auquel il fut redevable de cette sobriété extraordinaire, et de cette indifférence pour les plaisirs de la table, qui le distinguèrent par la suite. Il est probable, que depuis le moment où il fut dans un certain état d'indépendance, sa manière de penser et d'agir fut marquée par une certaine singularité. L'une de ses suites les plus remarquables, fut le premier mariage qu'il contracta à l'âge de vingt-cinq ans. Par reconnaissance pour madame Sara-Lardeau ou Loidore, veuve, chez qui il logeait à Stoke-Newington, pour les soins qu'elle avait eus de lui pendant sa maladie, il lui proposa sa main, quoiqu'elle eût deux fois son âge, et fût de la santé

la plus faible. Malgré les représentations qu'elle lui fit sur la disproportion d'une pareille union, il persévéra dans son dessein, et le mariage eut lieu. On la représente comme une femme judicieuse et méritante : elle mourut à Newington, trois ans après, et Howard fut sincèrement touché de sa perte ; après même que la fréquentation du monde eût pu faire supposer quelques changemens dans ses idées, il ne parlait d'elle qu'avec respect (1).

Il montra de bonne heure sa libéralité par rapport aux intérêts pécuniaires, et pendant tout le cours de sa vie, il parut ne regarder l'argent, que comme un instrument dont on devait se servir pour faire son bonheur et celui des autres. Il donna à la sœur de sa femme le peu de fortune qu'elle avait possédé ; et pendant qu'il ré-

(1) Je dois ce qu'on vient de lire jusqu'ici de cette traduction de la vie d'Howard, au citoyen G. D. L. B., connu par plusieurs traductions estimées d'ouvrages anglais et allemands. Ses autres occupations littéraires, notamment l'Histoire de Suisse de Muller, qu'il va publier en français, ne lui ont pas permis, à mon grand regret, de continuer cette traduction. (*Note du traducteur*).

sida à Newington, il dépensa beaucoup en charités, et fit une belle donation à une congrégation de non-conformistes qui y était établie, pour procurer au ministre une habitation où il pût demeurer (1).

Il conserva avec constance et sans variation pendant toute sa vie, l'attachement à la religion, qu'il avait contracté dès ses premières années. Le corps de chrétiens, auquel il s'était particulièrement uni, était celui des indépendans; et son système

(1) C'est un établissement admirable dû à la religion chrétienne et aux sectes qui en sont nées, que ces curés et ministres, habitant les campagnes, consolant et instruisant les paysans, les aidant de leurs conseils et de leurs bourses, leur servant d'arbitres; les visitant dans leurs maladies; leur inspirant de bonnes mœurs, leur prêchant la concorde, la soumission aux lois, le pardon des injures, cherchant à détruire les préjugés nuisibles à leur santé, et au progrès de l'agriculture, et leur prêchant une morale humaine et invariable. Toute église ou toute maison religieuse est un autel élevé à la clémence. Qu'il arrive dans un pays un fait curieux en histoire naturelle, il n'est pas perdu, s'il y existe un curé. Qu'ils s'y élève un germe de trouble ou d'insurrection, il peut quelquefois l'étouffer ou en avertir à tems les magistrats.

(Note du traducteur).

de croyance était celui des calvinistes modérés. Mais quoiqu'il paraisse s'être fixé de bonne heure aux doctrines qu'il trouvait le mieux fondées et au genre de culte qu'il approuvait le plus, cependant la religion, considérée abstractivement comme le rapport entre l'homme et son créateur, et comme le grand soutien de la morale, semble avoir été le principal objet de son attention. Il s'occupait moins des modes et des opinions, que de l'esprit intérieur de piété et de dévotion; et dans le jugement qu'il portait sur les diverses sociétés religieuses, les circonstances qu'il examinait le plus, étaient leur zèle et leur sincérité. Comme il est de la nature des sectes, en général, de montrer plus de zèle pour leur doctrine et de sévérité dans leur discipline, que l'établissement dont elles se sont séparées, il n'est pas surprenant qu'un homme du caractère d'Howard, s'occupât avec prédilection des diverses dénominations des sectaires, et s'attachât lui-même à leurs membres les plus distingués. A Londres, il paraît s'être principalement réuni à la congrégation de Baptiste, dans Wild - Street, qui eut long-tems pour ministre le docteur Stenett, homme ex-

trêmement respecté. Je crois qu'il eût moins de liaisons avec la classe de citoyens appelés les non-conformistes raisonnables; il est cependant probable qu'il n'eut pas dans le monde d'ami plus intime que le docteur Price, qui se rangea toujours parmi eux. Son usage constant était de se joindre au culte établi, quand il ne pouvait pas trouver un endroit où l'on suivît le culte non-conformiste; et quoiqu'il fût chaudement attaché aux intérêts du parti qu'il avait épousé, il avait cependant ce véritable esprit du christianisme, qui le portait à honorer la vertu et la religion, partout où il les trouvait, et à ne s'occuper des moyens, qu'autant qu'ils servaient à la fin.

Il fut créé membre de la société royale de Londres, le 13 mai 1756. Je présume qu'on lui conféra cet honneur, non pour raison d'aucun progrès extraordinaire qu'il eût fait dans les sciences, mais par suite du louable usage de cette société, d'attacher des hommes ayant de la fortune et du loisir aux intérêts des connaissances, en les incorporant dans un corps où on les cultive. Cependant Howard n'oublia pas l'obligation où il était, de contribuer en quelque

quelque chose à la collection commune des mémoires de cette société.

Il a fourni à ses transactions, les trois morceaux suivans, savoir : 1°. dans le cinquante-quatrième volume, un mémoire sur le degré de froid observé à Cardington, dans l'hiver de 1763, lorsque le thermomètre de Bird était aussi bas que dix degrés et demi;

2°. Dans le volume cinquante-septième, un mémoire sur le degré de chaleur des eaux à Bath contenant une table du degré de chaleur des eaux des différens bains ;

3°. Dans le soixante-unième volume, un morceau sur la chaleur du sol, au mont Vésuve.

Cette liste peut donner une idée du genre et du degré de ses recherches philosophiques. Il aimait beaucoup les observations météorologiques; et, même dans ses dernières tournées, quoiqu'il fût occupé d'objets très-différens, il ne voyageait jamais sans avoir quelques instrumens propres à en faire. Je l'ai entendu aussi parler de quelques expériences qu'il avait faites sur les effets de l'union des couleurs primitives dans différentes proportions, et

auxquelles il s'était livré avec quelque assiduité.

Après la mort de sa femme, en 1756, il entreprit un autre voyage, qu'il se proposait de commencer en allant voir les ruines de Lisbonne : je dirai dans la suite quelle fut l'issue de ce projet. Il resta hors de chez lui pendant quelques mois ; et à son retour, il résolut de quitter la maison qui était sur son bien de Cardington, près Bedford, où il était établi. En 1758, il fit un mariage très-convenable avec miss Henriette Leeds, fille aînée d'Edouard Leeds, écuyer de Croxton, dans le comté de Cambridge, sergent du roi, et sœur d'Edouard Leeds, actuellement maître dans la chancellerie, et de Joseph Leeds, écuyer de Croydon. Ce fut avec cette dame, qui possédait à un degré éminent, toutes les vertus douces et aimables de son sexe, qu'il passa, comme je le lui ai souvent entendu dire, les seules années de véritable jouissance qu'il ait connues dans sa vie. Aussitôt après son mariage, il acheta Watcombe, dans la nouvelle forêt, au Hampshire, et s'y retira. Je ne sais rien de caractéristique, à l'égard de son genre de vie dans cette

agréable retraite, si ce n'est l'état de parfaite sécurité et d'harmonie dans lequel il vivait au milieu d'habitans parmi lesquels son prédécesseur croyait nécessaire d'employer tout l'attirail des armes et du canon, pour se mettre à l'abri de leurs hostilités. A la vérité, il n'avait aucun de ces goûts qui brouillent si souvent les possesseurs de biens de campagne, avec leurs voisins, grands ou petits. Il n'était ni chasseur, ni ardent réclamateur des lois sur la chasse, et n'usurpait d'aucune manière les droits et les avantages des autres. En le possédant, les pauvres ne pouvaient manquer de trouver qu'ils avaient acquis un protecteur et un bienfaiteur; et je suis porté à croire que dans tous les pays du monde, ces sentimens d'humanité inspirent la reconnaissance et l'attachement. Après avoir habité Watcombe pendant trois ou quatre ans, il vendit cette maison, et retourna à Cardington, qui devint dorénavant le lieu où il fixa sa résidence.

Il y suivit constamment ses plans, tant par rapport au règlement de ses intérêts personnels et de famille, que pour l'amélioration du bien-être de ceux qui l'entouraient, et que ses principes et son in-

clination le portaient à protéger. Quoique sans avoir l'ambition de se distinguer par l'éclat, il avait du goût pour une propreté élégante dans son habitation et dans ses meubles. La sobriété de ses mœurs et les particularités de son genre de vie ne le rendaient pas très-propre à vivre avec une société très-variée ; cependant personne ne recevait ses amis choisis avec une plus véritable hospitalité, et il continua toujours de voir plusieurs des premières personnes de son Comté, qui connaissaient et respectaient son mérite. A la vérité, quoiqu'il n'adoptât pas les manières libres et l'irrégularité des personnes du monde, il ne négligeait nullement les formes reçues ; et quoiqu'on pût l'appeler un homme régulier ou même trop scrupuleux, on ne pouvait le taxer d'incivilité.

Mais il est beaucoup moins important pour l'idée que je veux donner de son caractère, de décrire ici la manière dont il vivait avec les personnes de son propre rang, que de présenter les moyens par lesquels il s'était rendu lui-même le bienfaiteur de l'homme délaissé et de l'indigent, dans un petit cercle, avant que sa bienveillance eût embrassé une plus vaste étendue.

due. L'objet capital de son ambition paraît avoir été, que les pauvres, dans son village, fussent plus réglés dans leurs mœurs, plus propres dans leurs personnes ainsi que dans leurs habitations, et enfin possédassent un plus grand nombre des objets qui adoucissent la vie, que dans aucune autre partie de l'Angleterre ; et comme sa trempe d'esprit le portait à donner le plus grand degré de perfection à tout ce qu'il entreprenait, il n'épargnait ni peines ni dépenses pour remplir ce but. Il commença par construire sur son bien, un nombre de cabanes assez propres, en joignant à chacune une petite portion de terre, pour former un jardin et d'autres objets de commodité. Son excellente compagne concourait complètement avec lui à exécuter ce projet, autant par goût que par bienfaisance. Je me rappelle qu'il me raconta, qu'ayant une fois réglé ses comptes à la fin de l'année et trouvé qu'il lui restait de l'excédent, il proposa à sa femme de l'employer à faire un voyage à Londres, ou à se procurer telle autre satisfaction qu'elle choisirait : sa réponse fut, qu'elle voudrait bâtir une jolie chaumière, et l'argent fut employé de cette manière. Il peupla ces habitations com-

modes, des tenanciers les plus sobres et les plus industrieux qu'il put trouver; et il exerça sur eux la surveillance combinée d'un maître et d'un père. Il avait grand soin de leur fournir de l'occupation, de les aider dans leurs maladies et leurs malheurs, et de donner de l'éducation à leurs enfans. Pour qu'ils conservassent leurs mœurs, il avait encore grand soin de mettre pour condition, qu'ils se rendraient régulièrement à leurs diverses assemblées de cultes, et qu'ils s'abstiendraient d'aller dans les cabarets, et de se livrer aux divers amusemens qu'il croyait pernicious; il s'assura même qu'ils se conformeraient à ces règles, en ne les rendant tenanciers qu'autant que cela lui plairait.

Il y a en Angleterre, peu de Comtés qui procurent moins d'occupation à des pauvres nombreux, que celui de Bedford; par conséquent les salaires y sont modiques, et il y regnerait beaucoup de misère, sans l'humanité des propriétaires aisés (Gentlemen), qui vivent dans leurs biens. Howard se distingua dans cette classe, par le soin particulier qu'il mit à adoucir le sort de ceux qui dépendaient de lui, et à les rendre meilleurs; aussi avaient-ils pour lui le plus

grand respect et la plus grande vénération. Je puis ajouter qu'il en était *aimé*; ce qui n'arrive pas toujours à ceux qui rendent des services essentiels à des membres de cette classe; mais il les traitait avec douceur, ainsi qu'avec bienfaisance, et il évitait particulièrement dans ses manières, tout ce qui aurait tenu de la dureté ou du despotisme. Quant à ce qui pouvait paraître rigide dans la discipline qu'il leur imposait, il ne se proposait dans cela, que leur plus grand avantage; et s'ils lui ont dû le bonheur de passer une vieillesse tranquille dans des habitations commodes, plutôt que de finir leurs vies dans un atelier, ils se trouvaient bien dédommagés de la subordination à laquelle ils étaient soumis. Il est certain que l'amélioration des mœurs et des principes, qui était l'objet de ses efforts, était le moyen le plus efficace de les rendre plus indépendans, et j'ai lieu de croire qu'il était aussi jaloux d'assurer les droits du pauvre, qu'il était zélé pour adoucir son sort.

Ses charités n'étaient pas bornées à ceux qui étaient plus immédiatement dans le cercle de ses propriétés; elles s'étendaient à tout son voisinage. L'idée principale qui

le dirigeait dans sa bienfaisance, était de perfectionner le sort du pauvre, en lui donnant une éducation plus sobre et plus utile. Il s'occupa de cet objet dès le commencement de sa vie, et il établit pour les deux sexes, des écoles conduites sur le plan le plus judicieux (1). On y apprenait aux filles, à lire et à faire les ouvrages les plus simples avec l'aiguille ; quant aux garçons, on leur montrait à lire, et on enseignait à quelques-uns l'écriture, ainsi que les élémens de l'arithmétique. On menait ces enfans, régulièrement aux assemblées du culte public que leurs parens avaient choisi. Le nombre de ceux élevés dans ces écoles, varia, mais l'établissement ne fut pas interrompu.

Howard fut toujours au premier rang, dans tous les genres dans lesquels un homme entièrement disposé à faire du bien par tous les moyens que la providence lui a accordés, peut exercer sa libéralité. Non seule-

(1) Le respectable docteur Henry, auteur d'une histoire d'Angleterre, écrite sur un nouveau plan, et traduite par A. M. H. Boulard, a fondé aussi une école à Edimbourg. Voyez sa vie dans le Magasin encyclopédique.

ment il fut un souscripteur pour divers plans publics de bienfaisance, mais ses charités privées furent considérables, et singulièrement bien dirigées. Beaucoup d'entr'elles, à la vérité, ne furent connues que de ses confidens et de ses coadjuteurs particuliers; mais ceux-ci lui rendent, à cet égard, le plus ample témoignage. Le révérend Thomas Smith de Bedford, son confident très-intime, m'a donné les détails suivans, sur cette partie de la conduite de Howard, dans un tems où il était profondément occupé de ces travaux publics, qu'on aurait pu présumer devoir suspendre ses actes de bienfaisance locaux et privés. « Il continua toujours d'imaginer des choses avantageuses pour ses pauvres voisins et tenanciers; et si on pense combien la suite de ses grands et vastes plans lui prenait de tems et l'occupait, on sera surpris des détails dans lesquels il entra, en adressant des conseils sur ses donations particulières. Ses écoles furent continuées jusqu'à la fin. » Il est impossible de donner une plus forte preuve que l'habitude de faire du bien était devenue nécessaire à son existence, qu'en montrant que, tandis que ses actions publiques ne lui laissaient aucun rival qui pût lui disputer la

gloire de la philanthropie, il n'aurait pas trouvé sa soif inépuisable de bienfaisance encore satisfaite, s'il n'avait pas répandu ses bienfaits ordinaires sur ses voisins et ceux qui dépendaient de lui.

Un autre ancien trait de ce caractère que Howard déploya dans la suite, d'une manière si remarquable, fut une résistance intrépide à l'injustice et à l'oppression. On ne put compter plus fermement sur aucun individu, pour trouver un protecteur de la justice et de l'innocence, contre la puissance dénuée de sensibilité et mal fondée. Toute entreprise d'usurpation excitait son indignation; et son caractère le portait, sans hésiter, à exprimer, tant par ses paroles que par ses actions, ce qu'il pensait d'une pareille conduite. Comme personne ne pouvait être plus parfaitement indépendant que lui, par rapport à son esprit et à sa situation, il fit de cet avantage, l'usage que tout homme indépendant en doit faire; il agissait suivant ce que ses principes lui prescrivaient, sans s'embarasser de ceux à qui il pouvait déplaire en agissant ainsi (1).

(1) Il est louable de s'opposer avec force à l'injustice et aux abus; mais pour faire le bien,

Il marquait fortement les diverses sensations qu'il éprouvait par rapport aux différens caractères, et il n'était pas moins zélé à s'opposer à des plans pernicioeux, qu'à favoriser et faire réussir ceux qui étaient utiles.

L'amour de l'ordre et de la régularité caractérisa tant les premières que les dernières époques de sa vie : il dirigea ses propres affaires domestiques, comme ses plans pour l'avantage des autres. La distribution de son tems était exacte et méthodique. Il connaissait parfaitement l'état de toutes ses affaires, et la main de l'économie réglait ce que donnait le cœur de la générosité. Son goût pour les habillemens, les meubles et toutes les choses extérieures, était tourné vers la simplicité et la propreté ; et cette conformité de disposition le rendait admirateur de la secte des Quakers, avec un nombre considérable de qui il entretenait une liaison intime.

De même que beaucoup d'autres personnes bienfaisantes et vertueuses, il avait un grand goût pour le jardinage et la culture

il est bon de consulter aussi la prudence et la modération, et quelquefois de ne pas aigrir des caractères déjà dangereux. (*Note du traducteur*).

des plantes, tant utiles que d'agrément. En effet, comme il ne se nourrissait guères que de végétaux, différens motifs le portaient à se livrer à cette agréable occupation. La racine la plus précieuse, la pomme de terre était son objet favori; et on a distingué par son nom, une espèce de cette racine, qui est singulièrement productive, et qu'il a fait connaître au public. Son jardin était un objet de curiosité, pour la manière élégante dont il était arrangé, et pour l'excellence de ses productions; et il rapportait de ses différens voyages, des semences d'espèces curieuses de végétaux cultivés, qu'il distribuait à ses amis.

Ce fut ainsi qu'Howard passa les tranquilles années pendant lesquelles il avait fixé sa résidence à Cardington, heureux en lui-même, et l'instrument du bonheur de tous ceux qui l'entouraient. Mais cet état ne devait pas durer long-tems. Son bonheur domestique reçut un funeste échec par la mort de son épouse chérie, en l'an 1765, peu de tems après qu'elle fut accouchée de son fils unique. Il n'est pas nécessaire de dire combien un cœur tel que le sien souffrit d'un pareil évènement. Ceux qui ont été témoins de la sensibilité avec

laquelle il s'en ressouvenait beaucoup d'années après, et qui savent combien il honorait et chérissait sa mémoire, concevront ce qu'il a senti à cette cruelle époque. Il ne resta plus dorénavant attaché à sa maison, que par les devoirs qui l'y retenaient, dont le plus intéressant était l'éducation de son fils, encore enfant. Ce fut une occupation à laquelle il se livra, presque sur-le-champ; car, suivant ses idées, l'éducation doit commencer dès le premier moment où les facultés de l'esprit se font appercevoir (1). L'issue malheureuse de ses soins, par rapport à son fils, a fait intenter contre lui une accusation nuisible à la réputation d'Howard, considéré comme père. Je me flatte qu'il a été prouvé que cette accusation était fausse et calomnieuse dans sa principale circonstance, de manière à satisfaire le public, et en appelant à des faits qui sont restés sans réplique. Je ne reviendrai donc plus sur cette dispute, mais je suivrai plutôt le plan que

(1) Consultez sur l'éducation, Locke, Fleury, Crouzas, le Spectacle de la nature de Pluche, et l'excellent traité des études de Rollin.

(Note de B., traducteur).

je me suis proposé dans cet ouvrage, en exposant brièvement les idées d'Howard, sur l'éducation, et la manière dont il les mettait à exécution.

Regardant les enfans comme des créatures ayant des passions fortes et de vifs désirs, sans posséder la raison et l'expérience propres à les régler, il pensait que la nature semblait avoir indiqué qu'ils devaient être soumis à une autorité absolue, et que le premier principe fondamental qu'il fallait leur inculquer, était une obéissance implicite et illimitée (1). On ne peut le faire par aucun procédé de *raisonnement*, avant que la raison soit née; il faut donc employer le moyen de la *coertion*. Or, comme personne ne combina mieux la douceur des moyens, avec la force dans la chose, la coertion dont il fit usage fut calme et douce, mais en même tems ferme et suivie. J'en donnerai un exemple que je tiens de lui-même. Un jour son enfant, voulant quelque chose qu'il ne pouvait pas avoir, se mit tellement à crier, que sa nourrice ne pouvait pas l'appaiser : Howard l'ôta

(1) Ce principe doit, je crois, admettre quelques modifications. (Note du traducteur).

des bras de la nourrice, et le tint tranquillement sur sa poitrine, jusqu'à ce que l'enfant, fatigué de crier, eut cessé de le faire. Ce moyen, répété un petit nombre de fois, produisit un tel effet, que, s'il arrivait à l'enfant de crier violemment, il redevenait tout de suite tranquille, dès que son père le prenait. C'est ainsi que, sans réprimandes, sans menaces, et encore moins sans coups, il obtint tout ce qu'il crut nécessaire, et amena son fils à être tellement obéissant, que je lui ai entendu dire qu'il croyoit que son fils aurait mis son doigt dans le feu, s'il le lui avait commandé. Il est certain que beaucoup de pères, s'ils avaient approuvé ce plan, n'auraient pas pu l'exécuter : Howard n'a donc fait que suivre dans ce cas, la méthode générale qu'une conviction complète de ses avantages l'avait porté à suivre. Il est donc absurde de le représenter comme ayant manqué envers son fils seul, de ces sentimens de bonté, dont il était si rempli envers ses semblables, car il cherchait à faire le bien, tant de son fils que des autres hommes, par les mêmes moyens; et s'il a été trop loin à cet égard, vis-à-vis de son fils, ce ne fut que parce qu'il prenait plus d'intérêt à son bien-être.

Au surplus, quelque jugement qu'on porte de ce genre d'éducation, il ne put le suivre long-tems, puisque l'enfant fut envoyé de bonne heure dans une école, et que le pere vécut, par la suite, très-peu dans son pays. Quant à son effet sur l'esprit du jeune homme (si l'on fait dépendre la justification d'Howard de cet effet, et non de l'intention qu'il eut), je regarde comme évidemment impossible que la folie de ce jeune homme ait pu être la suite de ce qu'on l'avait contrarié dans son enfance. Si l'on croit que quelque autre cause éloignée a pu produire un pareil effet, il est beaucoup plus vraisemblable que l'extrémité opposée de l'indulgence en aurait été capable. Mais je pense qu'il est très-probable qu'un père dont la présence aurait été associée avec l'idée de la contrainte et de la dureté, aurait inspiré plus de respect que d'affection, et n'aurait jamais fait naître cette confiance filiale, qui est le plus agréable et le plus utile des sentimens attachés à ce lien sacré, formé par la nature. C'est en effet le plus grand mal que produit ce genre rigide d'éducation, autrefois si général et encore si fréquent parmi des personnes qui ont des principes particuliers.

J'ai lieu de croire que Howard sentit, à la fin, qu'il s'était trompé jusqu'à un certain point, dans plusieurs des moyens par lui pris, pour donner à son fils un caractère tel qu'il l'aurait souhaité, quoique je sache qu'il ne se faisait aucun reproche, par rapport au dérangement d'esprit de cet infortuné. On verra dans la suite de cette vie, dans quelle douleur paternelle cet évènement le plongea.

Après avoir ainsi donné une idée du caractère et des mœurs de Howard, suffisante pour le faire connaître du lecteur, dans le moment où il va jouer un rôle public, je vais, sans autre délai, le suivre dans ces années de sa vie, dont l'emploi l'a seul rendu l'objet de la curiosité et de l'admiration de ses concitoyens.

En 1773, Howard fut nommé grand Sherif du Comté de Bedford. Il se trouvait cependant un obstacle dans la forme de son acceptation de cet office, obstacle sur lequel je prendrai la liberté de faire quelques remarques.

Lorsqu'un non-conformiste qui a des principes, et à qui sa situation permet d'aspirer à l'honneur de servir son pays dans quelque place de magistrature, ré-

fléchit sur sa position (1), il trouve qu'il doit choisir entre trois des partis suivans. Il doit ou se conformer au rite religieux d'une autre église, uniquement parce qu'on en fait la condition de recevoir la place, ou se charger de la place sans faire cet acte exigé par la loi, en s'exposant aux risques attachés à cette infraction; ou il doit rester tranquillement dans cette interdiction des charges publiques, dont l'état l'a frappé dans sa sagesse, en se contentant de faire le bien des individus, par les moyens dont on l'a laissé libre de faire usage. Il y aurait beaucoup de présomption à moi, de décider laquelle de ces déterminations est la plus conforme au devoir. Dans le fait, ce n'est qu'un choix de difficultés, et l'on doit laisser chacun prendre son parti entr'elles, en suivant sa propre opinion (2). Si ses intentions

(1) Pour remplir certaines fonctions publiques en Angleterre, il fallait, il y a peu d'années, prêter serment qu'on suivait la religion anglicane. (*Note du traducteur*).

(2) On ne peut qu'applaudir à ces opinions sages et modérés d'Aikin. Quand les hommes seront-ils tolérans, et souffriront-ils que les autres ne pensent pas comme eux?

(*Note du traducteur*).

sont bonnes et honnêtes, elles ne peuvent guères l'égarer. Mais il convenait parfaitement au caractère d'Howard d'accepter la place avec le risque; en effet, d'un côté, nulle considération sur la terre ne l'aurait pu porter à violer ses principes religieux; de l'autre, l'activité de son caractère et son zèle pour le bien public le poussaient fortement à prendre une place où il aurait beaucoup d'occasions de déployer ces qualités: quant au risque, celui-ci ne fut jamais un obstacle pour Howard. Il peut y avoir des casuistes qui condamneront ce choix, et qui regarderont comme une infraction grave des lois de son pays, d'avoir pris une place sans remplir les conditions préliminaires qu'elle impose. Mais je pense qu'un vrai philanthrope pensera autrement, et qu'il frémera, en réfléchissant que, si Howard eût été arrêté par ces craintes qui auraient retenu la plupart des hommes, il n'aurait pu occuper une place qui lui a donné lieu de rendre à l'humanité tous les services qu'il lui a rendus, tant dans son pays que dans toute l'Europe (1).

(1) Je crois que cette loi, exigeant le serment qu'on appelait *l'acte du test*, a été révo-

Il prit cet office, ayant formé la résolution de remplir tous ses devoirs avec cette ponctualité qui a caractérisé sa conduite dans tout ce qu'il a entrepris. L'un des plus importans, quoique des moins agréables de ces devoirs, est l'inspection des prisons situées dans l'étendue de la juridiction de ce magistrat. Mais ce n'était pas seulement un acte de devoir pour lui; cette fonction l'intéressait encore, comme étant très-essentielle pour l'humanité.

Howard faisait remonter lui-même le tems où il s'occupa des malades et des prisonniers, jusqu'à l'an 1756, où une curiosité singulière, mais que je serais tenté d'appeler sublime, le porta à visiter Lisbonne, qui était alors couverte des ruines récentes de son terrible tremblement de terre. Le paquebot sur lequel il était embarqué, ayant été pris par un armateur français, il fut exposé d'abord, ainsi que tout le reste de l'équipage, à toutes les barbaries exercées par ces pirates autorisés,

quée. Dans le débat qui a eu lieu lors de la révocation, ceux qui la demandaient, observèrent que cet acte eût pu empêcher Howard d'être Shérif. (*Note du traducteur*).

qui possèdent le droit de l'épée, sans qu'il soit adouci par les sentimens de l'homme ayant reçu de l'éducation; et à son arrivée en France, il souffrit quelques-unes des détresses d'un prisonnier de guerre, et connut par lui-même tous les maux que souffraient ses compatriotes dans la même situation. A son retour en Angleterre, il prit soin de les faire connaître aux commissaires des marins malades et blessés : ceux-ci le remercièrent de ses instructions, et mirent du zèle pour apporter du remède à ces maux. Il était impossible qu'une leçon si frappante des maux infligés à des classes de gens sans protection, par des hommes leurs semblables, mais revêtue d'une petite et courte autorité, ne fît une impression durable sur un caractère tel que celui d'Howard (1).

(1) Nous avons à Paris, des compagnies de bienfaisance, et des prêtres qui visitaient les prisons. Ces établissemens respectables sont de la plus grande utilité. Voyez le tableau de l'humanité et de la bienfaisance, ou précis historique des charités qui se font dans Paris, contenant les divers établissemens en faveur des pauvres et de toutes les personnes qui ont besoin de secours. Cet ouvrage a paru à Paris,

Ce ne fut cependant que vers la fin de ses fonctions de Scherif, qu'il s'occupa d'une manière particulière des maux des personnes renfermées dans les prisons de son propre pays. Dans l'introduction de son état des prisons, il raconte, avec la plus modeste simplicité, le progrès graduel de ses recherches, et de quelle manière il fut conduit, de l'examen des géoles ou prisons situées dans son propre comté, à la recherche de tout ce qui concernait cette branche de la police dans le Royaume.

La première chose qui le frappa, fut l'énorme injustice de remettre en prison pour le paiement des taxations (1), ceux qui avaient été acquittés ou déchargés sans jugement. Comme les magistrats de son comté, quoique voulant réprimer cet abus, ne trouvaient pas qu'ils eussent eux-mêmes le pouvoir d'y porter remède, Howard voyagea dans plusieurs des comtés voisins, pour y chercher quelque meilleur exemple,

chez Musier fils, libraire, quai des Augustins, en 1769. Je crois que le citoyen Desbois, curé de Saint-André-des-Arcs, en a donné une nouvelle édition, augmentée. (*Note du traducteur*).

(1) Ce sont des salaires ou droits des géoliers et concierges. (*Note du traducteur*).

dont il pût leur présenter l'autorité. Cette recherche lui mettant toujours sous les yeux de nouvelles scènes de calamités et d'injustice, il continua et alla voir la plupart des maisons de détention des comtés de l'Angleterre. Ayant été frappé par le spectacle de quelques objets particulièrement déplorables, qu'il vit dans les Bridewels, cela le détermina à examiner ce genre de lieux de détention; et il visita de nouveau, dans cette vue, les comtés qu'il avait déjà vus, ainsi que tout le reste, entrant dans les maisons de correction et dans les géoles de ville et de campagne.

Il avait poussé ces recherches avec tant d'assiduité, que, dès le mois de mars 1774, il désira communiquer ses instructions à la chambre des communes, dont il reçut des remerciemens. Comme il était alors peu connu, je ne peux être fort surpris, qu'un exemple si extraordinaire d'une bienveillance pure et active n'ait pas été universellement saisi, même par ce corps patriotique; en effet, un membre crut devoir lui demander aux dépens de qui il voyageait, question que Howard ne put entendre sans quelque mouvement d'indignation. Aussitôt après cette

dénonciation publique de l'existence de grands abus et de grands défauts dans nos prisons, M. Popham, membre très-estimable, proposa à la chambre, deux bills, l'un pour le soulagement des prisonniers acquittés, par rapport aux taxations, et l'autre pour la conservation de la santé des détenus. Ces actes salutaires passèrent pendant la même session, et furent le commencement de ces réformes, qui furent depuis étendues si loin. Howard, connaissant le grand défaut de la manière de promulguer les lois parmi nous, avait ces lois imprimées dans un format d'un genre différent, et les envoyait à tous les concierges des prisons des comtés de l'Angleterre.

Les vives sollicitations de ses voisins et amis de la ville de Bedford le portèrent à se présenter comme candidat, conjointement avec M. Whitbread, pour représenter ce bourg dans le parlement. Il n'y avait pas deux personnes qui eussent plus de droit à l'estime de la ville; et ils furent très-vivement soutenus dans cette prétention, qui se termina cependant par le rejet de ces deux citoyens. M. Whitbread et M. Howard présentèrent une pétition à la chambre contre ce rejet, et le résultat fut que

que le premier et l'un des membres siégeans furent déclarés bien élus. Il ne paraîtra pas extraordinaire à ceux qui connaissent la constitution de ce bourg, qu'une personne, jouissant de l'attachement de la majorité des habitans votans, ait vu rejeter son élection. Cependant ce fut une circonstance très-heureuse pour le public; car, si Howard eût obtenu de siéger dans la chambre des communes, ses plans, pour la réforme des prisons, auraient été resserés dans des bornes plus étroites; et les recherches accessoires et collatérales, auxquelles il se livra dans la suite d'une manière si avantageuse à l'humanité, n'auraient jamais été faites.

Howard avait eu intention de publier son état des prisons anglaises dans le printems de 1775. Mais comme il sentait qu'il y aurait peu d'avantages à indiquer les défauts sans suggérer en même tems les remèdes, il crut plus utile d'examiner par lui-même ce qu'on pratiquait réellement à cet égard dans quelques-uns des pays les plus éclairés du continent (). En conséquence il visita

() Il serait bien curieux et bien utile d'examiner ce qu'on a également fait dans tous les

dans cette année, la France, la Flandre, la Hollande et l'Allemagne; il revit encore ces pays en 1776, et il alla aussi en Suisse. Dans ces intervalles, il fit aussi un voyage en Ecosse et en Irlande, et revit les prisons de comtés et un grand nombre d'autres en Angleterre.

Il se procura ainsi une quantité plus considérable d'instructions qu'il n'en avait jamais été réuni sur ce sujet; et même une plus grande, qu'aucun homme n'en avait jamais rassemblé dans le même espace de tems sur aucun sujet quelconque, qui avait demandé de pareils travaux; il l'offrit au public en 1777, dans un volume in-4°. de près de 500 pages, dédié à la chambre des communes, pour lui exprimer sa vive re-

pays, pour le soulagement des différentes espèces de malheurs, pour assurer la tranquillité de l'espèce humaine, pour l'éducation, pour l'encouragement des talens, pour l'amélioration des différentes classes d'hommes, et notamment des soldats. Voyez à ce dernier égard, les ouvrages de Boussanelle, de Fleury, de Larue; le Militaire chrétien de Jean de Maugre et un ouvrage imprimé à Francfort, en 1743, intitulé *Le Soldat*, ou le métier de la guerre considéré comme le métier d'honneur, avec un essai de bibliothèque militaire. (*Note du traducteur*).

connaissance de l'honneur qu'elle lui avait accordé en lui votant des remerciemens et en s'occupant de cet objet. Avant de donner une idée de cet ouvrage, j'observerai que, comme Howard était très-jaloux de répandre l'instruction, et très-déterminé à détruire toute idée qu'il voulait recouvrer ses dépenses par le commerce lucratif de la composition d'un livre, non seulement il en donna avec profusion et munificence des exemplaires à toutes les personnes les plus marquantes du royaume et à tous ses amis particuliers; mais il insista pour fixer le prix du volume si bas, que quand même tous les exemplaires auraient été vendus, il aurait fait présent au public de toutes les planches et d'une grande partie des frais d'impression. Il en usa ainsi pour tous les ouvrages qu'il publia dans la suite; de sorte qu'on peut dire à la lettre, avec justice, qu'il les a *donnés* au public (1). Par les dépenses

(1) J. J. Rousseau, Chamfort ont déclamé contre les collèges, établissemens susceptibles certainement de réformes, mais qui sont indispensables pour faire fleurir les lettres et les arts, et pour augmenter la prospérité des états. Qu'on lise l'excellente histoire du collège de France, par Gouget, et qu'on y voie le zèle

considérables de ses voyages, de ses charités et des ouvrages qu'il a publiés, il s'est rendu le plus grand bienfaiteur *pecuniaire* du genre humain, de tous ceux qui peuvent lui être comparés dans tous les pays et dans tous les siècles, si l'on a égard à la proportion de ses moyens. Cependant ce sacrifice n'est qu'une bien faible partie de ceux qu'il a faits.

Il choisit l'imprimerie de M. Eyres à Warrington, déterminé par les différens ouvrages élégans qui en étaient sortis, et par la commodité que lui fournissait une imprimerie de campagne, de voir l'ouvrage composé sous sa propre inspection dans les momens qui lui convenaient, et avec toute l'exactitude scrupuleuse de correction qu'il avait résolu d'y mettre. Je peux aussi dire qu'un de ses autres motifs était l'opinion

admirable des savans du seizième siècle, pour répandre et étendre les connaissances. Voyez ce qui y est dit d'Erasmus, de Budée, de Duchatel, de Buleisdein, de Galland, de Ramus, etc. Voyez aussi dans l'histoire de l'Université de Paris, par Crévier, tome 7, page 72, le zèle avec lequel la célèbre Université de Paris veillait sur les mœurs de ses élèves. Ce passage de Crévier mérite d'être lu. (*Note du traducteur*).

qu'il y pourrait trouver quelques secours littéraires qui lui seraient utiles pour revoir et corriger ses papiers. Je dus à ce choix cette connaissance personnelle et intime de cet homme célèbre, que je regarderai toujours comme l'une des plus honorables circonstances de ma vie, et dont j'espère ne perdre jamais le vif souvenir, tant qu'il me restera quelque mémoire. Il résida à Warrington durant tout le tems de l'impression, et il mit l'attention la plus infatigable à ce travail. Pendant un hiver très-rude, il se fit une loi de se lever à trois ou quatre heures du matin pour collationner chaque mot de l'épreuve du jour avec son original.

Comme je crois devoir parler de ce qui manquait à Howard du côté des talens littéraires, il est juste d'apprendre au public la manière dont ses ouvrages furent composés. A son retour de ses voyages, il remit toutes les notes qu'il avait prises pour se ressouvenir de ce qu'il avait vu, à un ancien ami retiré, qui l'aida à les mettre en ordre, et qui rédigea le tout dans un style correct. Ils furent ensuite mis dans les mains du docteur Price, par qui ils furent revus et qui y fit des changemens considérables dans divers endroits. Le passage suivant des lettres

d'Howard au docteur Price, indiquera ce qu'il pensait de l'avantage qu'il avait retiré de la révision du docteur. « Je suis honteux de penser combien je vous ai donné de peine; cependant je me fais gloire de ce secours à qui je dois tant de réussite dans le monde, et le succès de mes efforts après la providence ». — « C'est à votre complaisance et à votre aide, mon cher ami, que je dois une grande partie de ma réputation et de mon influence; je me fais gloire de le déclarer, et j'en conserverai un souvenir reconnaissant jusqu'à la dernière heure de mon existence ». Ce fut avec ses manuscrits ainsi corrigés qu'Howard se rendit à l'imprimerie de Warrington; et d'abord il les relut tous soigneusement avec moi, ce qu'il recommença feuille par feuille à mesure qu'ils furent imprimés. Comme il se présentait toujours à son esprit de nouveaux faits et de nouvelles observations, il les écrivait à mesure qu'elles lui venaient, et il me priait de les rédiger ensuite dans le style que je croirais convenable. Il se méfiait à cet égard tellement de lui-même, que j'avais de la peine à lui faire laisser sa propre rédaction, lorsque, comme cela arrivait souvent, elle ne présentait rien qui dût être changé.

Quelques-unes de ces additions furent insérées dans le texte ; mais la plus grande partie fut nécessairement jetée dans des notes, qui sont nombreuses dans quelques-uns de ses volumes.

Voici le titre de ce premier ouvrage : *Etat des prisons dans l'Angleterre et dans le pays de Galles, avec des observations préliminaires, et une description de quelques prisons étrangères.* Cet ouvrage (1) commence par des idées générales sur les maux qu'on souffre dans les prisons (2). On y montre combien celles d'Angleterre laissent à désirer dans les articles de la nourriture,

(1) Howard donna par la suite une seconde édition de cet ouvrage. C'est sur cette seconde édition qu'a dû être faite la traduction qui en a paru en français, en 1788, chez Lagrange, en deux volumes in-8°. On en trouve des exemplaires chez Maradan, libraire. L'ouvrage français a pour titre : *Etat des hôpitaux, des prisons et des maisons de force.*

(*Note du traducteur.*)

(2) Cette première section qui roule sur ces maux, est terminée par des réflexions touchantes et de sages observations du savant et vertueux Samuel Johnson, auteur du *Rodeur* et de l'*Oisif*, ouvrages dans le genre de l'excellent *Spéctateur* anglais. (*Note du traducteur.*)

de l'eau, du coucher, et de la pureté de l'air; on y fait voir aussi que les mœurs des prisonniers sont totalement négligées, et qu'on y laisse les plus criminels et ceux dont l'état ne laisse presque plus aucun espoir, corrompre les plus jeunes et les moins pervertis. On y parle aussi de la fièvre des prisons, maladie qui a désolé d'une manière particulière les prisons de ce pays, et a exercé, en différens tems, ses ravages dans nos tribunaux, nos flottes et nos armées. La seconde section roule sur les mauvais usages établis dans les prisons; il y parle de la demande de la bien-venue, de la permission de jouer, de l'usage de varier les villes où l'on tient les assises, de l'usage des fers, de certains comtés où les prisons ne s'ouvrent pas assez souvent dans l'année (1), des rétri-

(1) Nous avons, il y a peu d'années, plusieurs usages très-utiles, établis en France. Outre l'obligation dans laquelle les magistrats étaient, de visiter souvent les prisons, il y avait des époques fixes, où ils étaient tenus de le faire. Plusieurs prédicateurs prêchaient aussi durant la semaine sainte, dans les maisons de détention : on y faisait des quêtes. Le sermon du père Cheminai, sur les prisonniers, est un chef-d'œuvre. (*Note du traducteur*).

butions qui sont encore exigées par les clerks des assises et des juges de paix, de la non-résidence des geoliers, de l'abus de laisser les débiteurs remplir les prisons par leurs femmes et leurs enfans, de ce que quelques prisons sont des propriétés particulières. D'après cette section et la précédente, chacun doit être convaincu de l'état affreux de notre police dans cette matière importante, et de la nécessité absolue d'une réforme. Pour prouver que les plaintes qui y sont faites en termes généraux ne sont pas mal fondées ou exagérées, il renvoie avec raison à la description qui suit des prisons particulières, où la justesse de ces reproches n'est que trop prouvée. Il termine cette seconde section par une énumération de tous les prisonniers de l'Angleterre et du pays de Galles, rangés dans différentes classes, qui, en 1776, montaient à 4084, nombre inférieur de beaucoup, à quelques conjectures vagues par lui formées, mais qui est encore assez grand pour exiger l'attention sérieuse du corps législatif, sur-tout quand on réfléchit qu'on peut évaluer que deux personnes attendent leur subsistance de chacun des prisonniers.

La troisième section d'Howard offre des

projets d'amélioration qu'il propose sur la structure et le gouvernement des prisons. Il débute par des observations sur la prison même, par rapport à sa situation, et au plan d'après lequel on doit la construire, et qu'il fait connaître par une gravure. Il parle ensuite de la partie la plus essentielle, savoir, des réglemens. Il en examine les différentes parties qui concernent le geolier, le chapelain, le chirurgien, les frais, la propreté, la nourriture, le coucher, la règle, l'ordre, et l'inspecteur. Il insiste beaucoup sur la nécessité d'empêcher absolument que les concierges des prisons ne tiennent des cabarets, qui favorisent évidemment l'intempérance et la débauche, par l'intérêt que le concierge trouve à ces désordres. Au lieu de ce genre de profit, il propose d'augmenter honnêtement les salaires de cet officier, dont il fait sentir par-tout l'importance, ainsi que la considération due à son état. Dans la quatrième section, il traite des Bridewels, premières maisons de correction de ce pays, et dont le plan a été conçu avec beaucoup de sagesse, mais qui, par un long abus et une grande négligence, sont devenues plus nuisibles qu'utiles à la police. Dans beaucoup de ces maisons, quoique les

personnes qui y sont renfermées aient été condamnées à des travaux pénibles, on n'y fait aucun ouvrage de quelque genre que ce soit; il est prouvé que cet état de paresse, ainsi que la compagnie des criminels endurcis, est le moyen le plus sûr de compléter la corruption des détenus jeunes et moins pervertis. La totalité de cette section contient diverses remarques excellentes et beaucoup de conseils précieux, qui sont la base de toutes les améliorations qu'on peut faire dans l'économie des prisons et des moyens de correction.

Dans la cinquième section (1) et dans les suivantes, jusques et compris la dix-neuvième, il décrit les prisons étrangères, non toutes celles qu'il a vues, mais seulement celles qui lui ont fourni quelque sujet d'instruction; il n'y fait pas même connaître les fraudes et les défauts qu'il a observés; car il dit que la recherche et la réforme des abus étrangers n'était pas son objet. Les pays dont il décrit les prisons, sont la France,

(1) Dans l'original de la première édition anglaise, ces matières sont traitées dans la quatrième section.

la Suisse, l'Allemagne, la Hollande et la Flandre. Dans le premier de ces pays, la police soupçonneuse d'alors, lui aurait rendu très-difficile l'accès de l'intérieur des prisons, s'il n'y avait pas profité de la permission qu'avait tout particulier de distribuer lui-même des aumônes aux prisonniers. On remarquait un esprit d'ordre et de précision, tempéré par l'humanité dans la conduite de ce département, dont les réglemens avaient été arrêtés d'une manière fixe, par le code très-judicieux et très-étendu contenu dans l'arrêt de 1717. Dans la Suisse, la séparation des prisonniers mâles et femelles, le soin qu'on a de retenir ceux qui méritent la mort (félons) enfermés seuls, et la manière dont on occupe ceux appelés galériens, méritent d'être observés. Les prisons allemandes sont réglées de la même manière; et les maisons de correction à Manheim, Hambourg, et Brême, présentent des exemples utiles d'ordre et d'industrie. Mais c'est dans la Hollande qu'on met à exécution avec le plus de soin et de succès le projet de réformer les criminels par un cours de discipline. On y trouve peu de débiteurs et peu de coupables atroces; mais les Rasps et les Spin-

houses (1) contiennent un grand nombre de prisonniers. Howard a donné en détail le règlement de ces maisons, et il a décrit, d'une manière particulière, les diverses occupations des prisonniers dans les différentes villes. La Hollande paraît avoir été la grande école de Howard, à laquelle il ne s'est jamais lassé de revenir. Les Pays-Bas autrichiens offrent quelques-uns des plus considérables établissemens de correction, et prouvent la possibilité de gouverner un grand nombre de criminels, de manière à les rendre utiles à l'état, et de leur faire tenir une conduite décente par le moyen d'une discipline ferme, et en les renfermant chacun séparément pendant la nuit. Howard dit (ce que je présume qu'on regardait alors comme impossible en Angleterre) que dans la maison de correction de Gand, près de 190 criminels déterminés étaient conduits avec autant de facilité apparente, que l'assemblée la plus sage et la mieux disposée de la société civile. Il donne assez au long, et avec raison, les

(1) Les rasp-houses sont destinés pour les hommes, et les spin-house pour les femmes. *House* signifie maison; *rasp* signifie raper; et *spin* signifie filer.

règlemens de cette prison. Howard termine la quatrième section (1) de son livre par un appel véhément à ses compatriotes, par rapport à la comparaison qu'il est obligé de faire entre la police anglaise et la police étrangère à cet égard, comparaison si peu favorable à la première ; il demande à son lecteur de juger si le projet de faire une réforme dans nos prisons n'est qu'une idée de visionnaire ; et si la paresse, la débauche, la maladie et la famine sont les suites nécessaires de la prison, ou y sont seulement jointes dans notre manière de voir, parce que nous n'avons pas une connaissance plus parfaite et des vues plus étendues.

La cinquième section de l'original anglais renferme la plus grande de l'ouvrage. Elle contient une description particulière des prisons anglaises, faite par ordre de circuits, et comprenant tous les comtés de l'Angleterre et du pays de Galles. Le mode adopté est très-bien imaginé pour que les magistrats et les autres personnes intéressées puissent consulter facilement ce livre. On a

(1) C'est ici la quatrième section de l'original anglais, que j'indique. Elle contient la description des prisons étrangères.

disposé dans un tableau fort court les principaux objets relatifs à chaque prison principale de Londres et à chaque maison de détention de comté et de ville, sous les quatre chapitres, de prisonniers, chapelain, chirurgien et geolier. Vient ensuite une courte description de la situation, du plan, des mesures, etc., avec les remarques, soit d'approbation, soit de censure, que les circonstances lui suggèrent. On y trouve des listes, des legs et des bienfaits (1); et tous les tableaux de frais, ainsi que de règles et d'ordres sont copiés mot à mot. On trouve immédiatement après, des descriptions concises de tous les bridewels de comtés, ainsi que des prisons et bridewels de villes, avec les remarques que ces divers lieux ont suggérées à l'auteur. L'ouvrage est terminé par quelques tableaux relatifs aux frais et au

(1) Il serait bien à souhaiter que l'on publiât chaque année, dans chaque pays, un précis des établissemens de bienfaisance et des dons et legs faits aux pauvres, avec les noms des donateurs. Les nouvelles lois qui défendent aux testateurs de donner plus du sixième de leurs biens, devraient être réformées. Un homme qui n'a pas d'enfans devrait pouvoir disposer au moins de la moitié de sa fortune. (*Note du traducteur*).

nombre, ainsi qu'aux crimes et aux punitions des criminels. Le tout est suivi d'une courte conclusion, dans laquelle l'auteur se justifie de ce qu'il a été si souvent contraint de censurer, fait l'énumération des principaux objets qui exigent une réforme, et promet que, si une enquête complète et parlementaire, qui seule peut amener une réforme convenable, était entreprise, il consacrerait son tems à un voyage étranger plus étendu, dans la vue d'obtenir de nouvelles instructions qu'il puisse offrir au public.

Je ne puis terminer ces détails sur ce grand et premier ouvrage d'Howard, sans ajouter un petit nombre de réflexions que son examen me suggère. D'abord nous pouvons en tirer une idée claire des objets capitaux que l'auteur se proposait par rapport aux prisonniers; ses deux buts étaient d'adoucir leurs maux et de corriger leurs vices. Quant au premier objet, il pensait que les hommes, étant l'ouvrage d'un même Dieu, avaient sur leurs semblables certains droits que rien ne pouvait entièrement abrôger; que même le plus haut degré du crime ne pouvait absolument détruire la compassion envers ceux qui l'avaient commis, surtout lorsque ceux-ci souffraient par suite de

leur faute ; que , de même que nul homme n'a vécu sans s'être écarté quelquefois de la stricte droiture , de même nul n'avait vécu sans faire quelques bonnes actions ; et que , quoique la loi humaine ait dû tirer une ligne entre ces circonstances de conduite qui sont faites pour qu'elle les connaisse , et celles dont elle ne s'occupe pas , il existe cependant un tribunal devant lequel tous les hommes doivent paraître comme des coupables , distingués seulement par le plus ou le moins de gravité de leurs délits. Il pensait en outre que , parmi les habitans des prisons , on trouvait tous les degrés possibles de démérites moraux , depuis la pure et irréfléchie violation de quelque loi dure , locale , et peu proportionnée au délit , jusqu'à la violation réfléchie des lois les plus sacrées et des règles d'action les plus universelles ; et que beaucoup d'entre eux étaient , même aux yeux de la loi , des personnes innocentes , qui se trouvaient dans un état momentané de captivité , jusqu'à ce que l'on eût examiné convenablement leur conduite. D'après ces différens principes , il s'était convaincu lui-même qu'il était du devoir de toute société de s'occuper , d'une manière convenable , de conserver la santé,

et, même jusqu'à un certain point, de procurer des consolations à tous ceux qu'on retenait enfermés; qu'on ne devait exercer contre aucun, des rigueurs qui ne fussent pas nécessaires, ou qui fussent dénuées de motifs, et que quelques-uns avaient droit à tous les adoucissémens de leur sort compatibles avec leur position. Il n'entraît cependant pas dans son intention (comme quelques personnes l'ont prétendu) de rendre une prison un séjour si agréable, que les derniers rangs de la société pussent se trouver dans une situation plus heureuse en y étant admis. Au contraire, le système de discipline qu'il voulait établir était tel, qu'il aurait paru extrêmement incommode aux personnes aimant la paresse et la licence; car, dès que l'emprisonnement était la punition d'un délit, son idée de réforme était le principe qui le dirigeait dans le règlement des prisons, et ce fut ce qui lui donna la plus grande peine lorsqu'il recueillit et appliqua les faits. Pour atteindre ce but, il montra la nécessité des articles suivans, savoir; d'une surveillance stricte et constante, d'une occupation réglée, et pendant laquelle on fût resserré; d'une instruction religieuse, de récompenses pour l'industrie

et la bonne conduite, et de peines pour la paresse et pour l'audace, de distribution en classes et de divisions, suivant l'âge, le sexe et le délit; enfin de la solitude pendant la nuit et même dans diverses circonstances. En faisant ces réglemens, on aurait pu trouver plutôt qu'il tombait dans une certaine austérité, si elle n'avait pas été tempérée par une attention aux besoins réels de la nature humaine, et sanctifiée par le zèle qu'il mettrait aux plus grands intérêts des coupables mêmes, de sorte que l'ami du genre humain paraissait toujours même dans le fondateur d'une discipline sévère. Il était extrêmement fâché de ce que, parmi toutes les parties de son système de réforme, son plan de réforme lui-même était ce qui avait été le moins compris dans ce pays. L'idée vulgaire, que nos criminels sont endurcis et tellement pervertis, qu'il ne reste plus aucun espoir de les corriger, lui paraissait également déraisonnable et dangereuse. Il ne voulait pas abandonner, par négligence ou par désespoir, même ceux qui lui paraissaient les plus pervertis; il était convaincu que les remèdes convenables bien administrés en feraient revenir une grande partie dans un meilleur état; et il trouvait qu'on

commettait une bien grande cruauté en abandonnant une ame à sa perte, sans avoir essayé tous les moyens possibles de la sauver. Ne faire que se débarrasser, par l'exécution ou un bannissement perpétuel des personnes convaincues d'un crime, lui paraissait un acte de barbarie, annonçant également et le manque de sensibilité et l'ignorance des ressources; et il n'avait pas assez de préjugés anglais pour croire qu'un système, qui n'était pas adopté dans ce pays, était par conséquent absurde ou impraticable.

Mon second sujet de réflexion est la preuve frappante que cet ouvrage d'Howard fournit de l'étendue des avantages résultans de la liberté de la presse. Nous voyons par son moyen un individu dénué de la protection des rois et des ministres, mais soutenu seulement par un zèle ardent pour le bien public, et par les ressources de ses seuls talens et de sa simple fortune, se rendre capable, non-seulement de donner au monde une instruction complete sur un sujet très-important et peu connu, mais encore de forcer à corriger les abus en traduisant devant la barre du public ceux qui les entretenaient par leur négligence ou par

leur conduite criminelle. En effet, comme l'histoire du genre humain l'a montré, d'un côté cette injustice et cette mauvaise administration sensibles, ne peuvent long-tems se soutenir contre la haine d'un public éclairé, même dans un gouvernement absolu; d'un autre, il est prouvé que, même dans les constitutions libres, malgré toutes les balances et les freins si vantés, de très-grands abus peuvent long-tems subsister, à moins qu'ils ne soient exposés au grand jour et soumis à la censure de toute une nation. Je pense qu'on ne peut guères douter que la liberté dont nous jouissons dans ce pays, et le renversement définitif de tous les projets pernicious, sont moins dûs au mécanisme de notre constitution qu'à l'usage habituel (pris plutôt par le courage du peuple qu'accordé par les lois) de soumettre toutes les mesures publiques à la discussion populaire par le moyen de la presse. Il est résulté de cette prompt communication des faits et des opinions, que beaucoup de desseins et d'améliorations utiles ont dû parmi nous leur naissance à des personnes qui n'avaient par elles-mêmes ni puissance, ni crédit, mais dont les plans furent adoptés par une suite de la conviction publique. Le

respect qu'on avait pour les vertus, le talent et l'habileté de M. Howard, le mettait en quelque sorte à la tête du département dans lequel il s'était engagé comme volontaire; et cela non-seulement dans son propre pays, mais encore jusqu'à un certain degré dans toute l'Europe. Quoiqu'en exerçant l'office de censeur, il se mit au-dessus de la crainte d'offenser; cependant il observa toujours la plus grande délicatesse, en désignant les individus comme objets de blâme. Il montra les abus hardiment et avec force; mais il laissa à ceux que ces abus concernaient immédiatement, à prendre connaissance des délinquants. On ne peut douter que beaucoup de personnes n'aient vu de mauvais œil ces recherches qu'il fit avec zèle et la franchise avec laquelle il découvrait ce qu'il trouvait blâmable; mais comment auraient-elles osé, devant le public, attaquer un homme dont les assertions étaient exactes, dont les intentions étaient au-dessus de tout soupçon, et dont la vie pouvait subir l'examen le plus sévère. Puisse cet exemple encourager tous les amis futurs du genre humain, et leur inspirer la noble confiance qui convient à leur cause.

La chambre des communes s'occupa alors

avec un zèle louable de l'importante affaire de faire un règlement pour les prisons; et dans la rédaction d'un bill, pour punir par l'emprisonnement et par des travaux pénibles, certains coupables, et pour établir des lieux propres à les recevoir, le plan fut formé d'après les rasp et les spin-houses de Hollande. Howard fut alors appelé, tant d'après sa promesse que d'après son inclination, à faire encore un voyage pour acquérir des connaissances nouvelles et plus exactes. En conséquence dans le mois d'avril 1778, il retourna en Hollande, et visita de nouveau avec la plus grande attention les établissemens des maisons de correction, qui sont si bien dirigés dans les Provinces - Unies. Il alla de ce pays dans l'Allemagne, et passa par Hanovre et Berlin, pour se rendre à Vienne. De cette capitale, il se rendit en Italie par Venise, et s'étant avancé au midi jusqu'à Naples, il retourna par le côté occidental de ce pays en Suisse. Il suivit ensuite le cours du Rhin à travers l'Allemagne, et ayant traversé les Pays-Bas, il entra en France, et retourna en Angleterre en janvier 1779. Pendant le printems et l'été de cette année, il fit un autre tour complet de l'Angleterre et du pays de Galles, et parcourut aussi l'Ecosse et l'Irlande.

Certainement, les travaux de ces deux années ne procurèrent pas moins d'instructions utiles que ses précédens voyages. Ils furent même plus précieux à quelques égards ; car, possédant alors parfaitement son sujet, et connaissant les moyens de se procurer les meilleurs renseignemens, il suivit ses recherches avec beaucoup plus de facilité et d'effet. Il était devenu alors un personnage distingué dans l'Europe, et pouvait hasarder de prendre ce genre d'autorité auquel une collection de faits intéressans pour toutes les nations, semblait lui donner droit. Il convient ici de dire que, quoiqu'il ait souvent cru nécessaire, lorsque son entreprise était nouvelle, de se servir de recommandations de personnes distinguées par leur rang et par leurs places ; cependant il préférait, quand il le pouvait, de faire ses recherches comme un individu inconnu dont on ne soupçonnait pas le but, et qui prenait, pour faire ses visites, le tems et les occasions qui lui assuraient qu'on n'aurait pas eu le tems de se déguiser et de se préparer. Il était en général dans l'usage, après avoir obtenu une fois l'accès dans une prison par la présence et l'interposition de l'autorité, de laisser passer quelque tems,

et

et d'aller la revoir, pour y renouveler ses recherches, seul, et dans un moment où on ne l'attendrait pas. C'est ainsi qu'il veillait à n'être pas trompé, et qu'il exécutait avec sang-froid et prudence un plan qui avait exigé un esprit ardent pour être conçu.

Je ne dissimulerai pas cependant que quelques observateurs de sa conduite, judicieux et bien intentionnés, ont cru qu'il était trop prompt à se laisser prévenir par les premières impressions, dont il paraissait extrêmement difficile de détruire chez lui l'effet; et ils l'ont aussi accusé d'avoir accordé quelquefois une confiance déplacée à des personnes d'un rang inférieur dans les endroits où il faisait ses recherches; enfin, d'avoir même paru aimer mieux critiquer que louer. Si on a pu trouver quelque fondement à ces imputations dans un petit nombre de circonstances (comme il n'existe rien d'humain sans défauts), je crois qu'on peut au total renvoyer à ses ouvrages avec confiance pour prouver la justesse de ses représentations par une masse immense de faits reconnus et restés sans contradicteurs. On doit aussi remarquer que, comme les abus viennent en général des supérieurs, il n'est pas vraisemblable qu'on en pût ob-

tenir une bonne description de ce côté; et comme son grand but était de corriger, il est naturel que son attention se portât davantage vers ce qui était mal que vers ce qui était bien. Un Hercule qui se proposait de se battre avec les monstres, avait peu à s'occuper des belles formes de la vie civile. Cependant on trouve dans ses ouvrages de nombreux exemples d'éloges qu'il a donnés avec plaisir, sur-tout lorsqu'il proposait l'objet qu'il louait comme un exemple à imiter.

Ses voyages dont nous nous occupons actuellement, devinrent aussi d'une utilité plus grande, parce qu'il y embrassa un autre objet important, celui des hôpitaux. Howard s'était depuis long-tems attaché à ces établissemens d'humanité; il avait concouru à leurs succès, et s'était occupé de leur perfectionnement; dans les voyages qu'il avait faits dans ce royaume, il avait rarement manqué de visiter les bâtimens destinés au soulagement des infirmes, et les hôpitaux situés dans nos principales villes. Dans le premier ouvrage qu'il publia, il avait donné une courte notice du petit nombre de ceux qu'il avait vus chez les étrangers. Mais il en fit alors un objet exprès de son examen;

circonstance qui, comme on peut le présumer, ne fut pas peu agréable à ses amis médecins. En effet, quoique les connaissances recueillies par un homme de cette profession, qui se serait trouvé dans la même position, eussent certainement été plus applicables au but de la science; cependant une réunion de faits, recueillis exactement par un observateur judicieux, doit toujours avoir son prix. D'ailleurs qu'il est difficile qu'un homme de notre profession, possédant le zèle et les qualités d'Howard, ait aussi sa fortune et son loisir.

Le fruit de toute cette recherche parut en l'année 1780, dans un appendix à l'état des prisons d'Angleterre et du pays de Galles, contenant de nouveaux détails sur les hôpitaux étrangers, avec des remarques additionnelles sur les prisons de ce pays. C'est un volume *in-4^o*. de 200 pages, avec plusieurs planches. L'ouvrage commence par des détails sur les prisons et les hôpitaux des pays étrangers; et la Hollande y joue le principal rôle, parce que le premier objet du voyage était de se procurer une description détaillée des excellens réglemens des maisons de correction de ce pays. On y a transcrit beaucoup de règles, de dié-

taires , etc. En quittant cette contrée, Howard rend témoignage au vaste champ d'observations sur ce sujet, qu'elle fournit; et il dit qu'il ne sait ce qu'il doit le plus admirer, de la propreté qu'on voit dans les prisons, de l'industrie et de la conduite régulière des prisonniers, ou de l'humanité ainsi que de l'attention des magistrats et des gouverneurs. Il dit peu de chose des hôpitaux en Hollande, n'approuvant pas leur manière de tenir les malades si chaudement, et d'exclure l'air nouveau de leurs habitations. A Berlin, la régularité et la sévérité de la police marquent l'esprit dominant du grand Frédéric. On y gouverne une maison de travail suivant la meilleure manière des Hollandais. Vienne procure peu à louer dans ses prisons; au contraire, ses horribles donjons paraissent le dernier degré de la plus affreuse misère, à laquelle l'humanité puisse être exposée. On ne trouvera peut-être dans les descriptions de M. Howard, rien de plus touchant que le tableau suivant : « Dans un des sombres donjons, creusé de 24 pieds en terre, je crus trouver un homme ayant la fièvre des prisons. Il était chargé de fers pesans et enchaîné au mur. On pouvait juger de ses

souffrances par les larmes qui avaient sillonné son visage. Il n'était pas en état de me parler ; mais, en examinant sa poitrine et ses pieds, pour voir les tâches qui y étaient, et en trouvant son pouls fort et intermittent, je fus convaincu qu'il n'avait pas cette maladie. Un prisonnier qui était dans une petite chambre vis-à-vis, me dit que la pauvre créature avait désiré qu'il appellât du secours, et qu'il l'avait fait, mais n'avait pas été entendu (1) ». Les charités de cette ville, principalement fondées par la feuë impératrice reine, sont des monumens dont la description soulage l'ame.

Howard entra dans l'Italie, espérant beaucoup y recueillir des idées heureuses d'amélioration, d'après le grand nombre des établissemens charitables et des édifices publics qu'elle contient; et il ne paraît pas qu'il ait été tout-à-fait trompé dans son espoir, puisque cette contrée lui a fourni un long et intéressant article. Les gouvernemens, dans lesquels l'esprit d'amélioration et l'attention pour les objets publics, paraissaient dominer le plus, étaient ceux de Milan et

(1) Hayley, dans son ode à Howard, fait allusion à cette scène touchante.

de la Toscane; les hôpitaux présentent en Italie quelques nouveautés et quelques idées utiles; mais il paraît qu'ils diffèrent beaucoup entr'eux par rapport à la propreté et à la bonne administration. Rome et Milan ont des maisons de correction bien conduites, dont on a donné les plans et la description. Dans une chambre d'une maison de ce genre, qui est dans la première de ces villes, on a inscrit une maxime qui exprimait si admirablement l'idée de Howard par rapport à la police civile concernant les criminels, que je crois qu'il n'aurait pas regretté la peine de son voyage, quand il n'aurait fait que la connaître. « Parum est coercere improbos pœnâ, nisi probos efficias disciplinâ. » *C'est peu de chose que de retenir les méchans par la crainte de la peine, si on ne les rend meilleurs par la discipline qu'on observe.* Les galères, qui appartiennent aux différens états de l'Italie, et dont on fait usage pour punir les criminels, peuvent être utilement comparés à nos hulks.

La partie occidentale de l'Allemagne offre quelques bons réglemens dans ses maisons de correction; mais en général la police de ce pays n'est pas un objet à imiter.

Les cachots de Liège présentent à l'imagination un tableau encore plus horrible, s'il est possible, que ceux de Vienne. « En descendant profondément en terre (dit Howard) j'ai entendu les gémissemens des malheureux plongés dans ces cachots obscurs; les murs, le faite tout y est construit en pierre. Dans les tems d'humidité, l'eau pénètre dans ces basses-fosses; elle en couvre et détruit le fond! Les cachots de la nouvelle prison sont plus effrayans encore que ceux-là; il est peut-être aussi impossible d'en sortir, que de n'y pas perdre l'usage de ses sens en y entrant. Ceux qui l'habitent y deviennent foux ou furieux; et l'on entend leurs lamentables cris, lorsqu'on y pénètre (1). »

On remarque dans les notices ajoutées à la France, une description de la Bastille, extraite d'un pamphlet très-rare, que Howard se procura non sans risque, et dont il imprima pareillement une traduction. Il avait lieu croire, que cette exposition qu'il fit à toute l'Europe des horribles secrets de cette prison d'état, exposa sa liberté à quel

(1) P. 206, du premier volume de la traduction de l'état des prisons, etc., par Howard.

ques dangers dans les nouveaux voyages qu'il fit dans ce pays; et ce n'aurait pas été autrefois une chose invraisemblable, qu'Howard aurait pu être du nombre de ces victimes, que la démolition de cette forteresse du despotisme a rendues à la liberté et à la lumière. Quelle eut été sa joie d'apprendre, que ces tours menaçantes, dont on ne pouvait approcher, ou qu'on ne pouvait même regarder sans être traité comme coupable, seraient entièrement démolies, et que ce serait le premier sacrifice fait aux droits recouverts d'une Nation généreuse. Il est à remarquer, que la France fut de tous les pays celui où il eut le plus de peine à se procurer une connaissance des prisons et des autres établissemens du Gouvernement; et cette union d'une police rigoureuse avec la gaité extérieure et la frivolité du caractère national, ne lui donna pas peu de dégoût. Il est à présumer, que le changement de Constitution remettra une harmonie desirable entre les principes de l'Administration et les mœurs du peuple.

La grande Bretagne étant alors en guerre avec la France, l'Espagne et l'Amérique, Howard ne pouvait oublier cette classe d'honorables prisonniers, à laquelle il avait
autrefois

autrefois appartenu. Il visita avec beaucoup d'attention les prisonniers de guerre anglais qui se trouvaient enfermés à Calais et dans la Flandre française, prenant des notes sur leurs sujets de plainte, et sur tous les détails de leur traitement (1). Il habilla aussi à ses propres dépens plusieurs de ceux qui avaient fait naufrage sur la côte de France dans l'affreuse tempête du 31 Decembre 1778 et qui avaient été laissés presque nus. Il s'occupa beaucoup encore de les dissuader de s'enroler au service des français qui s'efforçaient de les séduire, en quoi il choqua beaucoup les personnes qui étaient en place, qui ne pouvaient se persuader qu'il agît en tout ceci comme homme privé, mais qui étaient fortement convaincus qu'il était un agent secret ou un espion du Gouvernement anglais. Cette supposition naturelle peut servir en quelque sorte d'excuse, de la défiance et du peu de noblesse, avec lesquels il fut traité dans ce pays.

(1) Pourquoi ne formerait-on pas un droit public où il serait convenu que deux peuples même qui seraient en guerre, auraient l'un chez l'autre, un Commissaire soit de leur Nation soit d'une puissance neutre, pour veiller sur leurs prisonniers, solliciter en leur faveur, et en donner des nouvelles à leur patrie ?

Lorsqu'il revint en Angleterre avec le véritable esprit d'un citoyen du monde, il alla sur le champ voir les prisonniers de guerre français, espagnols, et américains qui étaient dans sa patrie, et il n'oublia pas ceux qui étaient dans l'Ecosse et dans l'Irlande. Le résultat de ses observations, exposé avec la plus parfaite impartialité, vient après la description des prisons et des hôpitaux des pays étrangers; et on ne peut douter, qu'il n'ait considérablement contribué à alléger les maux inévitables de la guerre.

Howard donne ensuite une courte notice de ce qu'il avait observé de digne de remarque dans ses tournées en Ecosse et en Irlande. Le premier de ces pays étant gouverné par un système de loix municipales, qui diffère de celui de l'Angleterre, lui a fourni quelques remarques utiles concernant l'emprisonnement pour dettes, la manière de faire prêter le serment et celle de faire les exécutions. L'Irlande n'a pas toujours été en arrière de l'Angleterre pour faire des loix améliorant l'état des prisons, mais il ne paraît pas que les Magistrats veillent alors autant à les mettre à exécution. Quelques remarques qu'il fait ici, concernant la pratique de recruter l'armée dans les prisons, seront regardées comme impor-

tantes par ceux qui voudraient que cette classe de citoyens armés fût respectable en proportion de son importance.

L'article qui suit, est relatif aux Hulks sur la Tamise. Dans leur premier état ils étaient extrêmement mal sains. Par suite des défauts que Howard avait indiqués dans son premier ouvrage, on les avait alors beaucoup améliorés, au moyen de ce que le Parlement s'en était occupé ; cependant au total ce genre d'emprisonnement et cette manière d'occuper les prisonniers n'avaient pas l'approbation de Howard. On trouve ensuite quelques autres remarques sur la fièvre des prisons, que, par addition aux causes générales de manque de propreté et de renouvellement d'air, il attribue au changement subit de régime et de logement, qui plonge dans l'abattement ceux qui sont arrêtés. Cela s'accorde avec la doctrine médicale de l'effet des causes affaiblissantes, pour produire les fièvres du genre du typhus. Il paraît cependant qu'on ne peut éviter cette cause.

Le reste du livre est rempli par un nouvel examen des prisons de l'Angleterre et du pays de Galles, dans lequel il fait voir les changemens qui y ont été faits, depuis la

publication de son premier ouvrage, en y ajoutant des observations suggérées par les diverses circonstances. Le Lecteur remarquera avec plaisir, que dans la plus grande partie de royaume, il s'est fait différens changemens très-avantageux depuis l'époque où Howard a commencé ses recherches; et on reconnoîtra généralement combien il a contribué à les opérer.

Il exprime, à la fin de son ouvrage, la satisfaction qu'il retire de ses travaux, et dit que son intention avait été d'abord de se retirer pour jouir tranquillement du bien être que la providence lui avait accordé, mais que les ardentés sollicitations de ceux qui l'avaient jugé propre à surveiller l'un des grands plans qu'il avait recommandés avec tant de soin, le déterminaient à consacrer encore son tems au public. Il convient de donner ici quelque explication à cet égard. Je dirai d'abord, qu'on imprima avec cet appendix une nouvelle édition in-8°. de l'état des prisons, dans laquelle on inséra tous les nouveaux faits qu'il avait observés.

On rendit en 1779, une loi pour établir des maisons de correction, à laquelle des hommes d'un grand talent travaillèrent

beaucoup. Cette loi établissait trois Inspecteurs pour surveiller la construction des bâtimens. Tout le Royaume jeta naturellement les yeux sur Howard, comme sur la première personne qui devrait remplir cette fonction ; mais il ne fut pas aisé de le déterminer à accepter cette place. Entr'autres objections, son extrême délicatesse par rapport aux émolumens pécuniaires fut un obstacle ; et même les appointemens médiocres attribués à cet office ne lui paraissaient guères compatibles avec la conduite absolument désintéressée qu'il avait tenue, et qu'il était déterminé à continuer de tenir pendant tout le cours de ses travaux. A la fin cependant les sollicitations de ses amis, particulièrement de feu W. Blackstone le grand promoteur de ce plan, ainsi que sa conviction des services qu'il pouvait rendre au public dans cette place, triomphèrent de sa résistance. Ayant résolu de ne pas accepter de salaire pour lui-même, et ayant mis pour condition de son acceptation, qu'on lui donnerait pour collègue le Docteur Fothergill, son ami justement respecté, il fut nommé par le Roi, l'un des trois Inspecteurs conjointement avec Fothergill, et Monsieur Whately, trésorier de l'hôpital

des enfans-trouvés. Le premier objet de leurs délibérations fut la détermination de l'emplacement qu'on choisirait pour y construire les deux maisons de correction de la capitale. On proposa différentes positions, et Howard examina avec attention tous les plans, en visitant les lieux et pesant avec réflexion tous les avantages et les inconvéniens qu'ils présentaient. Le résultat de ce travail fut que Fothergill et lui s'accordèrent pour donner la préférence à Islington, pour les raisons qu'il a données dans son dernier ouvrage. Whately préféra la situation de Limehouse. D'après l'avis que donna Blackstone dans sa dernière maladie, les deux amis persistèrent dans leur opinion ; mais ce fut l'objet d'une longue contestation qui ne fut décidée qu'en 1780. Lorsqu'elle allait finir, Fothergill mourut. Cet événement faisant prévoir à Howard, que, n'étant plus soutenu par un pareil collègue, son opposition serait par la suite inutile, il envoya, en Janvier 1781, sa démission de son office d'Inspecteur dans une lettre au comte Bathurst, qu'il a imprimée.

Howard s'étant alors affranchi lui-même de l'engagement, qui paraissait pouvoir seul l'empêcher de jouir de l'agréable

retraite, qu'il avait habitée pendant un si grand nombre d'années, on pouvait naturellement imaginer, qu'il allait se livrer au repos pendant le reste de sa vie, en se contentant des efforts heureux et sans exemple, qu'il avait faits pour soulager la portion la plus malheureuse du genre humain; et que dorénavant il se livrerait seulement à ces actes de bienfaisance plus bornés qu'il avait toujours pratiqués. Mais c'était un trait distinctif de son caractère de n'être content d'aucun objet dont il s'occupait, jusqu'à ce qu'il l'eût porté au plus haut degré de perfection dont il était susceptible; et il ne pouvait guères manquer d'appliquer ce principe à un sujet aussi important que celui dont ils'était occupé depuis quelques années. Quoiqu'on eût pu présumer, que les recherches par lui faites dans ces pays étrangers, dont il pouvait espérer plus de lumières, avaient épuisé cette source d'instruction et d'amélioration, cependant en voyant encore une si grande partie de l'Europe qu'il n'avait pas visitée, il ne pouvait être satisfait de ne pas connoître tous les faits utiles relatifs à son plan; il était même convaincu, que chaque fois qu'il reverrait les lieux qu'il avait déjà examinés, cette nou-

velle visite lui procurerait de nouvelles lumières.

Ceux qui le connaissaient intimement ne furent donc pas surpris d'apprendre, que dans l'été de 1781, il était parti pour aller voir les capitales du Dannemarck, de la Suède, de la Russie et de la Pologne, en se proposant aussi de revoir encore la Hollande et une partie de l'Allemagne. Il revint de ce voyage vers la fin de l'année. J'ai sous les yeux une lettre qu'il écrivit à son ami le Révérend Monsieur Smith de Bedford, datée de Moscou du 7 Septembre 1781, par laquelle il paraît que ces parties de l'Europe convenaient moins à sa manière de vivre, que les pays qu'il avait parcourus dans ses précédens voyages. « Je croyais, dit-il, que je pouvais vivre, par-tout où un autre homme vivait; mais ce voyage du nord, sur-tout celui de Suède m'a fait beaucoup souffrir. Je n'ai ici ni fruit, ni production de jardin; je ne puis me procurer que du pain aigre et du lait sur; je trouve cependant ici tous les objets de luxe, même des pommes de pin et des patates. » Il dit qu'il refusa tous les honneurs qu'on lui offrit à Pétersbourg, même le soldat qu'on voulut lui donner pour l'accompagner dans ses tour-

nées ; et il ajoute , qu'il ne voulut quitter Moscou, qu'après avoir vu et revu plusieurs fois les prisons et les hôpitaux , depuis que le premier homme du royaume lui avait assuré, que son ouvrage serait traduit en Russe. Il employa l'année 1782 à faire une nouvelle inspection des prisons d'Angleterre , et un autre voyage en Ecosse et en Irlande. La chambre des Communes d'Irlande ayant nommé un comité des prisons , il lui rendit compte de l'état de plusieurs des prisons de Dublin. Ils s'occupa aussi dans cette isle de différens objets dont il sera parlé ci après.

Il n'avait pas encore parlé de l'Espagne et du Portugal. Considérant combien l'esprit de bigotisme et le despotisme civil avait arrêté dans ces contrées le progrès des connaissances modernes , il ne s'attendait pas à en recueillir beaucoup de lumières ; cependant la différence même , qui existait entr'elles et le reste de l'Europe , rendait leurs systèmes de police un objet de curiosité. Il fit voile pour Lisbonne en Février 1783 , et se rendit de là par terre en Espagne , en allant de Bajados à Madrid et en passant par Valladolid , Burgos et Pampelune pour entrer en France.

Il traversa ce dernier pays ainsi que la

Flandre et la Hollande, pour rentrer en Angleterre. Le voyage en Espagne est une rude épreuve de patience pour ceux qui ont été accoutumés à voyager agréablement et avec les jouissances du luxe ; mais les besoins d'Howard étaient satisfaits aisément. « Les espagnols, (dit-il dans une lettre au même ami) sont très-sobres et très-honnêtes ; et si un voyageur peut vivre avec économie et coucher sur le plancher, il traversera leur pays d'une manière assez supportable. » De Lisbonne à Madrid il put rarement avoir l'agrément de prendre du lait avec son thé ; mais il dit à son ami, qu'il déroba un matin à un chevreau deux coupes du lait de sa mère. Il y conserva cependant une santé parfaite et y reçut la marque d'attention qui le flattait le plus, savoir un libre accès dans les prisons de toutes les villes par lesquelles il passa, au moyen de lettres adressées par le comte Campomanes aux magistrats.

Après s'être reposé peu de tems à la suite de ce voyage, il en fit un autre dans l'été de la même année en Écosse et en Irlande, et il visita encore plusieurs des prisons anglaises.

Ses matériaux s'étaient alors tellement accumulés, qu'il convenait de les communiquer au public. Pendant les trois dernières

années, ses travaux avaient été beaucoup plus considérables, que dans aucune autre époque antérieure d'une même durée; cependant on ne pouvait s'attendre, que les matériaux absolument neufs qu'il avait rassemblés fussent proportionnellement aussi considérables. Ils le furent néanmoins assez pour le forcer de vivre très-retiré pendant plusieurs mois de 1784, occupé à imprimer un appendix, et une nouvelle édition de son principal ouvrage, dans laquelle il comprit toutes les additions. L'appendix contient tout le fond de celui de 1780, avec les parties qu'il y avait ajoutées depuis. Je vais maintenant donner quelque idée de ces parties ajoutées.

Il donne la description de plusieurs nouvelles maisons de correction à l'article de la Hollande, pays qu'il trouva toujours être la source la plus féconde d'instruction dans cette branche de police. Le plan d'un nouveau et considérable bâtiment de travail d'Amsterdam paraît mériter d'être étudié, comme donnant des idées pour la construction des maisons de correction. Il a ajouté à l'Allemagne, des détails sur les prisons d'Hanovre et de Brême, des détails considérables sur la grande maison de travail de Hambourg qui est fort bien administrée, et

de courtes notices concernant la Silesie. Par rapport aux royaumes du nord qu'il visitait alors pour la première fois, on peut observer en général, que le modèle qu'ils ont suivi tant à cet égard, que pour leur manière de vivre, est la Hollande et l'Allemagne; mais que leur pauvreté et la rigueur de leur climat, les ont fait dégénérer dans leurs imitations. Particulièrement ils sont extrêmement inférieurs à leurs modèles du côté de la propriété et de l'industrie. Ainsi les nouveaux articles du Danemarck et de la Suède, quoique précieux pour les renseignemens qu'ils contiennent, procurent peu d'instruction, si même ils en donnent. Le vaste empire de la Russie, sorti dernièrement de l'obscurité pour prendre une place distinguée dans le système de l'Europe, et gouverné par une autorité sans frein, dirigée aujourd'hui par un esprit d'amélioration plein de grandeur, ne pouvait manquer d'offrir, dans ses établissemens, différens objets méritans d'être remarqués. Howard parle rapidement de sa police par rapport aux criminels, aux prisons, aux hôpitaux, et aux lieux d'éducation publique, mais il a trouvé peu de choses, qui méritassent d'être proposées comme exemple aux autres pays. Il donne en détail les réglé-

mens du grand couvent de Petersbourg consacré à l'éducation des filles tant nobles que roturières, et présente quelque règles utiles, pour conserver la santé des jeunes personnes et pour leur faire contracter l'habitude de la propreté et de la tempérance. Le plan et la description d'un magasin pour les plantes médicinales à Moscou sera une nouveauté agréable pour la plûpart des lecteurs. Howard avait été prévenu dans son examen des prisons et des hôpitaux des royaumes du nord, par M. Coxe, ce voyageur éclairé, qui avait publié en 1781 une brochure sur ce sujet, à laquelle on renvoie ici avec éloge. Le court chapitre de la Pologne ne contient guères qu'une attestation du malheureux et triste état des établissemens publics dans cette contrée si mal gouvernée.

Il y a sur la Flandre plusieurs articles additionnels, dont un est relatif à un grand changement en mal dans la maison de correction de Gand. Une manufacture autrefois florissante, établie dans la prison, était près d'être détruite; et les vivres qu'on donnait aux ouvriers, étaient misérables en quantité et en qualité. Après avoir décrit une prison de Lille, qui était en très-mauvais état, Howard exprime sa vive reconnaissance

envers la providence, de ce qu'il était guéri d'une fièvre qu'il y avait gagnée en visitant les malades.

La description du Portugal se borne presque aux prisons et aux hôpitaux de Lisbonne, dont l'état au total fait honneur au gouvernement. La manière dont on occupe dans une manufacture environ mille vagabonds et enfans abandonnés, est un des objets qui méritent le plus d'être remarqués.

L'Espagne, qui s'est distinguée depuis long-tems par ses établissemens charitables, présente aussi dans sa police criminelle beaucoup d'articles dignes d'attention, quoique l'esprit de rigueur et de sévérité soit peut-être trop apparent, au milieu de beaucoup d'ordre et d'exactitude qui méritent des éloges. La maison de correction de Madrid, appelée Saint Ferdinand, peut soutenir le parallèle des établissemens de ce genre les mieux dirigés; et l'hospice, espèce de maison de travail, où il y a des manufactures considérables, est un bon exemple de l'avantage qu'il y a d'occuper ceux qui sont enfermés. Le recit de la société charitable de l'Hermanidad du Refuge, qui fait le soir des patrouilles dans les rues, pour recueillir ceux qui errent sans savoir où aller et les inviter à souper

en leur donnant un azile pour coucher, procurera le plaisir le plus vif à tout ami de l'humanité. Les prisons de l'Inquisition, ces objets de haine et d'horreur pour tous les protestans, et vraisemblablement aujourd'hui pour la plûpart des catholiques, excitèrent vivement la curiosité d'Howard, qui, cependant ne put la satisfaire qu'en partie malgré tous ses efforts. Néanmoins il s'est procuré assez d'instruction sur celles de Valladolid, pour en former un tableau effrayant. Au total le préjugé favorable, qu'il avait eu long-tems pour le caractère espagnol, ne fut pas diminué par son voyage dans ce royaume; et il ne crut pas avoir perdu ses peines, en y étendant ses recherches. Les nouveaux articles ajoutés à la France sont principalement relatifs aux hôpitaux de Paris; il est inutile de s'étendre sur ce sujet, puisqu'on en a donné depuis une description très-exacte dans un ouvrage capital de M. Tenon.

La description des prisons et des hôpitaux des pays étrangers est suivie d'un nouvel examen de ce qui concerne les prisonniers de guerre. Ses nouveaux voyages en Ecosse, qu'il étendit alors jusqu'à Inverness, présentent peu de choses à blâmer par rapport à la négligence de l'état des prisons dans ce

pays, On a inséré à l'article de l'Irlande de nouvelles remarques sur les défauts et les abus, qu'on y peut encore remarquer dans les prisons, quoique le Corps législatif ait déployé beaucoup de zèle pour y rémédier, en faisant de bonnes loix et donnant de bons réglemens. Mais *Quid leges sine moribus, etc.* Howard présente avec beaucoup de chagrin et d'indignation les funestes effets que le whiskey, liqueur peu chere, mais très-dangereuse, produit sur leur santé et sur leurs mœurs. Dans ses deux dernières tournées d'Irlande, il eut un nouvel objet qui attira son attention, savoir les écoles protestantes de Charter, belle fondation, mais qu'il trouva dans un triste état, malgré la protection et la surintendance des premières personnes de ce royaume. Howard, en visitant quelques unes de ces écoles, découvrit l'inexactitude des récits qu'on en avait faits, qui avaient été publiés par un comité et qui avaient reçu une authenticité, en étant joints à un sermon imprimé d'un prélat, prêché en leur faveur; il exposa ces erreurs avec sa franchise ordinaire.

On trouve ensuite de nouveaux détails sur les hulks; aux remarques sur la fièvre des prisons, Howard ajoute qu'en 1782, il
ne

ne trouva pas dans ce royaume une seule personne qui eût cette maladie; mais qu'en 1783 il eut le chagrin de voir plusieurs prisons retomber dans leur ancien état, tant par négligence que d'après leur mauvaise construction originale. Tant une vigilance et une surveillance constante, sont essentielles pour contrebalancer la tendance funeste que tous les établissemens publics ont à être gâtés par des abus. Ce principe de corruption et de décadence dans toutes les choses humaines agit d'une manière si continue, que si on ne lui oppose pas à tems les efforts de la reforme, et tous ceux que la sagesse humaine peut faire pour arrêter les maux naturels et moraux, ces établissemens seront bientôt détruits irrévocablement, de même que les vagues de la mer auraient bientôt renversé les digues de la Hollande, si l'on n'était pas sans cesse occupé à les reparer.

Le reste de ce volume est rempli par une revue de toutes les prisons anglaises, ainsi que par différentes particularités sur tous les changemens qu'elles ont subis depuis la dernière publication de son ouvrage. Le lecteur verra avec plaisir, par le nombre des nouvelles prisons et des nouveaux batimens ainsi que des nouvelles commodités ajoutées

à ce qui existait déjà, qu'en général les comtés se sont occupés avec zèle de ce grand objet, depuis que les travaux infatigables de M. Howard ont excité à le faire et en ont facilité les moyens. On trouve à la fin parmi les tables une esquisse de chapitres généraux de règlement pour des maisons de correction, qui sera extrêmement utile, pour suggérer un corps complet de réglemens et d'ordonnances pour de pareils établissemens, si jamais on s'en occupe encore dans ce pays.

L'impression de ce considérable appendix, ainsi qu'une édition complète de son état des prisons, dans laquelle toutes ses additions furent incorporées, composant un gros volume *in-4°*. imprimé en caractère serrés, prit une grande partie du tems d'Howard en 1784. Le reste de cette année et la plus grande partie de la suivante ne paraissent pas marqués par ses services publics. Ils'occupa je crois, pendant leur durée, principalement d'affaires domestiques, dont la plus intéressante pour lui fut le choix d'une maison convenable d'éducation pour son fils. Mais l'habitude de faire des recherches sur un objet, qui avait jetté de profondes racines dans son esprit par la longue attention qu'il y avait donnée, cette habitude, dis-je, jointe

à une nouvelle idée, qui se trouvait y être liée d'assez près, et qui l'avait frappé, le porta encore une fois à se livrer aux travaux et aux périls d'un voyage fait dans les pays étrangers.

Il avait observé, que malgré les réglemens faits pour conserver la santé dans les prisons et les hôpitaux, il s'y formait et s'y repandait, dans différens tems des maladies contagieuses; il avait aussi remarqué dans ses voyages la grande sollicitude de plusieurs nations commerçantes, pour se préserver elles-mêmes du plus terrible de ces fléaux, savoir, *de la peste*; et en même tems il connaissait bien l'état de négligence et d'imperfection de la police de notre pays par rapport à cet objet. En combinant ces idées, il crut qu'un voyage entrepris pour voir les principaux Lazarets et les pays ravagés souvent par la peste pouvait procurer non-seulement de grandes lumières relativement aux moyens de prévenir la contagion en général, mais encore des connaissances particulières sur les moyens de se préserver de la peste. Il forma donc le courageux projet de se plonger au milieu des dangers, que les hommes sont si soigneux d'éviter, d'aller chercher et voir en face le grand ennemi de

nos jours, pour reconnaître ses traits et voir quelles seraient les plus fortes barrières qu'on pouvait opposer à ses assauts. Qui ne sera pas frappé d'admiration en pensant au courage intrepide et à la vive bienveillance, qui ont pu inspirer un pareil dessein? Ce qui prouve bien, ce qu'il pensait des dangers auxquels il allait s'exposer, c'est qu'il résolut de voyager seul et sans suite, ne croyant pas qu'il lui fût licite de permettre à aucun de ses domestiques de partager un danger auquel ils n'étaient pas appelés par des motifs semblables au sien.

Ce fut vers la fin de 1785, que Howard partit pour ce voyage en traversant la Hollande et la Flandre, pour se rendre au midi de la France. Comme la jalousie et le mécontentement du gouvernement français, ne lui permirent pas d'y visiter les établissemens de ce genre ou même d'obtenir sa propre sûreté personnelle, il voyagea dans ce pays comme un médecin anglais, n'y prit jamais de repas en public, et ne confia son secret, qu'à des ministres protestans. Il nous apprend ces détails dans une lettre écrite de Nice, le 30 janvier 1786, à l'ami dont nous avons déjà parlé, et dit qu'il fut cinq jours à Marseille et quatre à Toulon; et comme il croyait

ne pouvoir sortir de France par terre, il s'embarqua sur un vaisseau génois et eut à lutter plusieurs jours contre le vent et la marée. Je crois que ceux qui dirigent actuellement le gouvernement de France rougiront de penser qu'Howard fut obligé de cacher son nom et son projet, pendant qu'il était occupé de faire des recherches qui n'avaient d'autre but que le bien du genre humain.

De Nice, Howard se rendit à Gènes, Livournes et Naples, ainsi qu'aux îles de Malte et de Zante. Il alla ensuite à Smyrne, et de là à Constantinople. J'ai eu l'avantage de lire une lettre, qu'il écrivit le 22 Juin 1786, au docteur Price, de cette capitale de l'empire Ottoman, et dont je vais présenter ici quelques passages.

« Après avoir vu les effets produits en Sicile, par le tremblement de terre, je suis arrivé à Malte, où je suis resté trois semaines, et où j'ai en conséquence visité plusieurs fois les prisons, les hôpitaux, les maisons destinées au soulagement des pauvres, et les lazarets. De-là j'allai dans l'île de Zante; comme tous ses habitans sont grecs, je voulus avoir quelque idée générale de leurs hôpitaux et de leurs

prisons, avant d'entrer en Turquie. Je me rendis ensuite à Smyrne, sur un vaisseau étranger. Là, je visitai hardiment les hôpitaux et les prisons; mais comme il était arrivé plusieurs accidens, quelques personnes en petit nombre étant mortes de la peste, plusieurs frémissaient en me voyant. J'y étais arrivé environ quinze jours auparavant. Comme j'étais dans une misérable barque de turc, je fus heureux en ne mettant que six jours et demi, à faire le trajet. Une famille qui arriva immédiatement avant moi, avait eu une traversée de deux à trois mois.

« Je suis fâché d'être obligé de vous dire que plusieurs personnes meurent de la peste autour de nous; on en a apporté une, justement devant ma fenêtre; cependant je vais dans des endroits où nul de mes conducteurs ne veut m'accompagner. Dans quelques hôpitaux ainsi que dans les lazarets, et hier parmi les esclaves malades, j'ai toujours eu un mal de tête; mais il me quitte toujours environ une heure après. Sir Robert Ainsly est très-complaisant; mais je ne puis loger dans sa maison, tant par cette raison, que par d'autres. Je suis chez un médecin, et je

fais un secret de quelques-unes de mes visites. »

Il avait d'abord eu dessein d'aller de Constantinople, par terre, à Vienne; mais ayant résolu d'après ses réflexions, d'acquérir par son expérience personnelle, la connaissance la plus complète de la manière dont on faisait la quarantaine, il retourna à Smyrne, où la peste régnait alors, ayant le projet d'aller à Venise, avec un mauvais billet (*foul bill*), ce qui le soumettrait nécessairement à l'épreuve la plus rigoureuse. Son voyage fut ennuyeux, et les tempêtes de l'équinoxe le rendirent périlleux; il courut même dans ce trajet une autre espèce de danger. Le vaisseau à bord duquel il était, fut attaqué par un corsaire de Tunis, qui après un combat fort vif, fut vaincu par une décharge faite avec un canon, pointé par Howard lui-même, et chargé avec des clous et des morceaux de fer. Il parut ensuite que l'intention du capitaine était de faire sauter son vaisseau, plutôt que de se soumettre à un esclavage perpétuel. Ce ne fut qu'à la fin de 1786, que Howard quitta l'emplacement désagréable qu'il occupait dans le lazaret de Venise, où sa santé avait considérablement

souffert. Il se rendit de là à Vienne par Trieste. Dans cette capitale de l'Allemagne il eut l'honneur d'avoir un entretien particulier avec l'Empereur, entretien où Joseph II mit la plus grande affabilité, et Howard une égale liberté. Je crois que le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un récit de cette conversation intéressante, fait par Howard lui-même. « L'Empereur désira me voir, et j'eus l'honneur d'avoir une audience particulière de ce prince, qui dura plus d'une heure et demie. Il me prit trois fois la main dans la conversation, et me remercia de ma visite. Il dit ensuite à notre ambassadeur « que son compatriote parlait bien en faveur des prisonniers, et qu'il ne faisait pas, comme les autres, usage de fleurs de rhétorique, qui ne signifient rien. Mais la plus grande faveur que ce prince m'a accordée, ce sont les changemens qu'il ordonna sur le champ, pour adoucir le sort des prisonniers. Ceux même qui ont critiqué le plus sévèrement tant la manière dont cet Empereur a exécuté ses projets, que son extrême variation à cet égard, ne peuvent guères nier qu'il n'ait eu un zèle ardent pour des améliorations de divers genres,

geares , et un vif desir d'augmenter le bonheur de ses sujets. Il sera toujours loué pour l'empressement avec lequel il mettait de côté l'étiquette de son rang, dans toutes les occasions où elle pouvait nuire à son envie d'acquérir des connaissances , ainsi qu'à son activité ou son ardeur pour le travail. Howard s'en retourna en traversant l'Allemagne et la Hollande, et arriva sain et sauf en Angleterre, dans l'année 1787.

Ce fut pendant ce voyage , et tandis qu'il occupait une cellule solitaire du lazaret de Venise, qu'il reçut deux nouvelles qui le tourmentèrent beaucoup, quoique les impressions qu'on aurait présumé qu'elles feraient sur lui , eussent dû être très-différentes. L'une d'elles était celle du triste dérangement d'esprit, dans lequel son fils était tombé, et qui après avoir présenté différens traits d'une conduite étrange et inexplicable, se termina par une folie décidée. Ceux qui ne peuvent croire que le plus bienfaisant des hommes ait pu être un père trop sévère ou même dénaturé, partageront la douleur qu'il a dû ressentir en apprenant (encore dans une situation telle que la sienne) un événement qui renversait ses plus chères espérances de

consolation pour ses dernières années. Moi qui l'ai souvent entendu parler de son fils avec tout l'orgueil et toute l'affection qu'un père tendre ressent pour un fils unique, Je ne puis lire sans la plus vive émotion ce qu'il écrivait à son ami, relativement à ce cruel malheur. Lorsqu'il termine une longue lettre sur différens sujets par l'exclamation : « mais ô mon fils, ô mon fils ! » je crois voir les efforts d'un homme courageux, cherchant à dissiper à l'aide de ses ressources intérieures, un sombre phantôme qui se présente toujours à son imagination. Mais dans ce malheur, comme dans tous les autres, les consolations de la religion furent sa principale ressource.

L'autre cause de son tourment paraîtra extraordinaire à beaucoup de personnes, car elle provenait d'un témoignage d'estime et de respect de ses compatriotes, qu'on aurait cru devoir procurer du soulagement à ses autres maux. Pendant son absence, on avait formé le plan de l'honorer d'une manière qui était presque sans exemple dans ce siècle et ce pays. Sans vouloir raconter cet événement, en remontant à son origine, il me suffira de dire que dans un ouvrage périodique extrêmement répandu, le public

fut invité à témoigner son respect pour M. Howard, par une souscription dont le but était de lui élever une statue, ou quelque autre monument en son honneur. Quoique les auteurs de ce projet aient été excités par une admiration pure et louable d'une vertu distinguée, il fallait cependant qu'ils n'eussent aucune connaissance du caractère d'Howard ; autrement dans la vue de faire plaisir à un homme dont un des traits distinctifs était d'éviter avec la plus grande sollicitude de faire parler de lui et de se distinguer, ils n'auraient jamais eu l'idée d'entreprendre de lui conférer un honneur d'un genre si éclatant, et tellement remarquable, qu'il aurait pu faire rougir une modestie beaucoup moins délicate que la sienne. Ce qui caractérise plus fortement le caractère national des Anglais (si on peut dire qu'un peuple si hétérogène ait un caractère national) c'est une retenue et une réserve qui n'aiment pas être observées, et qui rendent les regards du public désagréables, même à ceux qui agissent pour lui. L'amour de la gloire, qui est un sentiment si actif pour quelques-uns de nos voisins, opère faiblement sur nous. Beaucoup ne s'élèvent pas jusqu'à lui, et

quelques-uns vont plus loin. Cet humble Allen dont le caractère était de faire le bien furtivement, et de rougir de trouver qu'il lui donnait de la réputation, était le véritable philanthrope anglais; et un sentiment profond d'humilité religieuse avait peut-être rendu M. Howard encore plus ennemi des louanges publiques.

C'est pour avoir ainsi méconnu le caractère de M. Howard, que les inventeurs de ce plan lui imputèrent une extravagance de philanthropie, qui ne pouvait que paraître ridicule à ceux dont le jugement n'était pas troublé par l'excès de leur admiration. En lui accordant des louanges bien fondées, on avança qu'il avait quitté l'Angleterre, dans la vue de délivrer la Turquie de la peste; idée, qui, si l'on réfléchit sur le caractère de cette nation, n'est guères plus raisonnable que le serait une mission pour convertir le grand-Seigneur au christianisme. Certainement Howard se proposait de faire dans ce pays, comme dans tous les autres qu'il avait visités, tout le bien qui serait en son pouvoir; mais il n'eut jamais l'esprit assez romanesque pour supposer qu'il pourrait effectuer un projet qui aurait évidemment exigé un change-

ment total dans le système religieux et politique d'un grand empire, qui de tous est le moins disposé à changer.

Cependant le projet d'une statue fut adopté avec empressement; la souscription fut remplie, et ornée des noms des ministres, des nobles, et de diverses personnes de distinction; on nomma même un comité pour aviser aux moyens de mieux remplir son but. Les amis et confidens d'Howard étaient dans une position embarrassante; car d'un côté, ils ne pouvaient qu'être flattés de la vive admiration que son pays lui témoignait; de l'autre, ils savaient que cette manière de lui prouver cette estime, ne pouvait manquer de lui déplaire extrêmement, et que si l'on effectuait ce projet, cet événement le bannirait pour toujours de sa patrie. Par cette raison, ils ne concoururent pas à son exécution; et quelques-uns hazardèrent même d'y faire quelques objections. Pour y répondre, plusieurs des chauds partisans de cette idée parlèrent de *forcer sa modestie*, et parurent déterminés, quelque'en fut le résultat, à exécuter leur projet. Pendant ce tems, Howard apprit l'honorable persécution qui se préparait contre lui en Angleterre; et l'on

peut juger de l'impression que cette nouvelle fit sur lui, d'après le passage suivant d'une lettre qu'il adressa à son ami intime, et dont j'ai déjà cité différens morceaux.

« Pour en venir à mon autre affaire affligeante, oh ! comment mes amis qui savent combien je déteste une pareille ostentation, ne se sont-ils pas opposés à une mesure si peu réfléchie ? — Comme homme privé, je voudrais vivre avec quelque aisance, dans l'obscurité et le silence. — Mon ami, je ne puis vraiment supporter l'idée d'être ainsi exposé forcément aux regards du public. J'ai écrit sur-le-champ, et j'espère qu'on pourra faire quelque chose, pour empêcher que ce projet n'ait lieu. Mes meilleurs amis doivent le désapprouver. Il dérange et confond tous mes plans. Mon triomphe est ma chute et mon malheur ».

Il exprime avec une même force, les mêmes sentimens sur ce sujet, dans ses lettres au docteur Price. Entr'autres choses il dit :

« Je vois par les papiers, que mes plus sincères, mes plus intimes, et mes meilleurs amis, ont été assez bons pour ne pas souscrire à ce que vous appelez avec tant de raison, une mesure peu réfléchie. En vérité, si on ne peut rien faire maintenant, je

suis bien malheureux. Je parle bien sincèrement, nul ne fut jamais assez infortuné, pour être exposé malgré lui, aux regards du public ».

Il n'y avait dans tout cela aucune affectation, comme on peut le voir clairement par la lettre qu'il envoya aux souscripteurs; dans laquelle, après avoir exprimé sa reconnaissance, il montre la plus forte répugnance contre cet honneur qu'on veut lui rendre, assurant qu'il n'y consentira pas; qu'il le regarde comme la plus cruelle des punitions; qu'il est absolument inutile qu'on insiste à cet égard; et que c'est un parti pris. Howard refusa même de diriger en aucune manière, l'emploi des fonds de la souscription, qui montaient à plus de quinze cents livres sterlings; et il pria qu'on ne les appellât plus les *fonds d'Howard*. Les souscripteurs en réclamèrent une partie; mais il en resta une portion considérable, que depuis la mort de Howard, on a résolu d'employer à conférer à sa mémoire les honneurs qu'il n'a pas voulu accepter de son vivant. Ce dessein est convenable à tous égards; et comme la belle église de Saint-Paul est enfin destinée à recevoir des monumens nationaux, on ne peut commencer

L'exécution de ce projet sous des auspices plus favorables, qu'en honorant un homme qui tiendra toujours un rang si distingué parmi ceux qui, par leurs bienfaits, ont mérité qu'on conservât le souvenir de leurs noms :

Quique sui memores alios fecere merendo.

Virgile. *Enéide.* liv. 6.

Je reprends maintenant le récit de la vie publique de Howard. Après son retour en 1787, il se reposa peu de tems, se rendit ensuite en Irlande, visita la plûpart des prisons de Comté et des écoles de Charter, et retourna en Ecosse. En 1788, il visita de nouveau l'Irlande, et completa son examen de ses prisons, de ses hôpitaux et de ses écoles. Je mettrai ici sous les yeux du lecteur, une partie de sa lettre au docteur Price, datée de Dublin, le 23 mars de cette année. « Mon voyage dans ce pays avait pour but de faire un rapport sur l'état des écoles de Charter, charité qui est négligée depuis long-tems, et où il s'est glissé beaucoup d'abus; la plûpart des établissemens publics étant devenus des objets d'émolumens particuliers, l'un y entrant par le crédit d'un

évêque , un autre y entrant par celui d'un lord, et renversant tous les freins de l'honneur et de l'honnêteté pour l'intérêt de celui qui l'a placé. Cependant le parlement paraît aujourd'hui résolu à savoir quel usage on fait de ces concessions. Depuis que j'ai visité ces écoles en 1782, je me suis efforcé d'exciter l'attention du parlement, et je dois poursuivre mon plan, puisque plusieurs circonstances me sont favorables, telles que celles de posséder un bon lord lieutenant, et un digne secrétaire qui est une de mes anciennes connaissances, et d'avoir pour fidèle ami le premier secrétaire d'état, le prévôt; en conséquence je pars la semaine prochaine pour le Connaught et les autres parties éloignées de ce royaume, qui sont en effet plus barbares que la Russie. Mes fréquens voyages ont un peu diminué mes forces, mais ils n'ont rien diminué de mon courage ni de mon zèle pour suivre la carrière où je me suis engagé ». Pendant ces deux années, il recommença encore son examen de toutes les prisons de Comté, de la plupart des bridewels, des infirmeries et hôpitaux de l'Angleterre, ainsi que des hulks, tant sur la Tamise qu'à Portsmouth et à Plimouth.

Pendant l'année 1789, il mit en ordre et fit imprimer le grand nombre de matériaux rassemblés dans ces voyages. Cet ouvrage compose un volume in-4^o, superbement imprimé, et orné de beaucoup de belles planches, qui suivant son usage, furent données au public. Les acquéreurs de livres furent si empressés d'avoir part à la donation, que tous les exemplaires furent achetés sur-le-champ. Voici le titre de ce livre : *Description des principaux lazarets de l'Europe, avec différens papiers relatifs à la peste, ainsi que de nouvelles observations sur quelques prisons et hôpitaux des pays étrangers, avec des remarques additionnelles sur l'état présent de ceux de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.*

Je vais donner une courte analyse de cet ouvrage.

La première section concerne les lazarets ; elle commence par celui de Marseille, ville dans laquelle les affreux ravages de la peste ont laissé de fortes impressions de crainte de ce fléau destructeur du genre humain. Suivent ceux de Gênes, de Livourne, de Malte, de Xanthe, de Venise, dont les descriptions sont éclaircies par des vues

et des plans excellens (1). On donne une description très-étendue de ceux de Venise, avec des détails sur la manière dont on y est admis, que l'auteur connaissait par sa propre expérience ; il y a joint les réglemens de tous genres qui y sont suivis, et qui ont rapport aux officiers et à leurs fonctions, à la visite des vaisseaux, à la manière dont on y fait la quarantaine, et dont on s'assure que les objets appartenans aux passagers, de quelque rang qu'ils soient, ne pourront communiquer la contagion. Toutes ces précautions paraissent avoir été conçues avec beaucoup de sagesse et de prudence. Mais Howard est obligé de faire connaître différens exemples d'abus et de négligence, qui diminuent beaucoup l'utilité, tant de cet établissement, que d'un grand nombre d'autres, dans cette république autrefois si célèbre et si puissante.

(1) Dans une de ses lettres, Howard rapporte qu'il rencontra un jeune français allant à l'académie à Rome, qui travailla sous ses yeux pour un petit nombre de sequins, de sorte que notre voyageur atteste l'exactitude de ses plans. Plusieurs des planches furent gravées en Hollande.

La deuxième section contient des réglemens, et un nouveau plan qu'il propose pour un lazaret, suivis d'observations sur l'importance d'un pareil établissement en Angleterre. On y a inséré deux lettres adressées sur ce sujet à Howard, l'une longue et raisonnée, écrite par des marchands anglais résidens à Smyrne; l'autre confirmant leur opinion, et venant de ceux de Salonique. Ces papiers de commerce paraissent dignes de l'attention la plus sérieuse, et il est en effet étonnant qu'une nation qui se vante de sagesse et de connaissance, ait toléré si long-tems une police sur cette matière, qui ne remplit pas le but de sûreté qu'on s'est proposé, et qui paraît au contraire, être seulement propre à décourager le commerce, et à produire des droits en faveur des personnes en place, par les impositions les plus impudentes (1).

La troisième section est composée de

(1) La négligence et l'absurdité relativement aux réglemens de la quarantaine des personnes, sont telles, qu'on m'a assuré qu'on avait fait sortir de l'Opéra un officier de marine, pour le forcer de remonter sur son vaisseau, et de faire sa quarantaine.

morceaux relatifs à la peste. Ils commencent par une série de réponse faite par différens médecins praticiens, à des questions que le feu docteur Jebb et moi avions fournies à Howard. Je dois cependant observer qu'il paraît, ou qu'on n'a pas bien entendu ces questions, ou qu'on y a répondu imparfaitement, particulièrement à celles qui sont relatives à la différence qui existe entre la peste et les autres fièvres du genre du Typhus. On pensera probablement que ces réponses ajoutent peu à la masse de connaissances que nous avons sur cette maladie ; cependant c'est une vérité de quelque importance, que les principaux faits sur lesquels toutes les manières de s'en préserver, sont fondées, (savoir : 1°. que la peste ne naît nulle part d'elle-même, mais qu'elle doit être toujours attribuée à la contagion. 2°. Que la distance à laquelle elle répand ses miasmes dangereux dans l'atmosphère, est très-peu considérable,) y sont établis et reconnus généralement. Les autres morceaux contenus dans cette section sont un précis d'une méthode curative et préservative à observer dans les contagions pestilentielle, communiqué par l'office de santé de Venise, à la cour de Russie, et

le récit abrégé de la peste de Spalato, dans la Dalmatie, en 1784, extraits que j'ai faits moi-même, sur les originaux italiens. Dans le dernier, le lecteur médecin sera frappé de la nature équivoque des symptômes qu'on présume caractériser cette maladie, et de la manière dont on passe vraiment par degrés du soupçon à la certitude, quant à sa présence.

La quatrième section a rapport aux prisons et aux hôpitaux des pays étrangers. Les travaux des galériens de Toulon sont ce qui est le plus à remarquer dans le midi de la France. On trouve dans l'article de l'Italie, une description qu'on lira avec plaisir, des améliorations qui ont eu lieu à Florence, par suite des vues humaines du grand-duc Léopold, depuis Empereur, après Joseph II. Indépendamment des autres marques d'intérêt que Léopold témoigna aux recherches d'Howard, il lui fit donner un exemplaire de son nouveau code, dont notre voyageur fit à son retour imprimer une traduction qu'il distribua aux principaux chefs de la justice, à des membres du parlement, et à d'autres personnes. Howard ne parlait jamais du Grand-duc, qu'avec les expressions les plus vives de reconnais-

sance et de respect, l'appelant un respectable prince, et protestant qu'on ne pouvait le surpasser pour mériter l'attention qu'il mettait à tout ce qui pouvait augmenter le bonheur de son peuple. Il est extrêmement à souhaiter qu'il conserve le même attachement aux principes de justice et d'humanité dans le rang élevé où la Providence l'a maintenant placé (1).

Malte, ce siège célèbre de piraterie, annobli par l'esprit de chevalerie et de piété, fournit un nouvel article curieux. Son grand hôpital qui se vante de loger les malades dans un palais, et de les servir dans de l'argenterie, est ici décrit par un homme dont l'œil pénétrant savait distinguer ce qui était objet de parade, ou d'utilité pour les malades, et il subit ici quelques critiques sévères. Howard le visita avant d'avoir remis au grand-maître sa lettre de recommandation, et il le visita encore fréquemment depuis. On ne pouvait s'attendre que les domaines de l'empire turc, ces pays dont toute lumière, toute liberté et tout esprit public sont si fortement bannis,

(1) Léopold était empereur en 1792, époque où cette vie d'Howard a paru en anglais.

présentassent à l'Europe quelques exemples qui fussent dignes d'être cités en matière de police. Cependant les débiteurs et les prévenus de crimes y sont renfermés dans des prisons séparées, amélioration qui n'est pas entièrement adoptée en Angleterre. Les hôpitaux de la grande ville commerciale de Smyrne paraissent appartenir tous aux Francs, aux Grecs et aux Juifs. A Constantinople même, les Turcs ont peu d'hôpitaux, et ceux qu'ils ont, sont dans un triste état. Les hôpitaux qu'ils ont pour les lunatiques, sont à la vérité construits d'une manière admirable, mais la régie en est négligée. Cependant, quoiqu'on y ait si peu d'attention pour l'espèce humaine, Howard y trouva un asyle pour les chats. Telles sont les contradictions de l'homme!

Les établissemens de Vienne présentent ce singulier mélange de clémence et de rigueur, de soin et de négligence, auquel on pouvait s'attendre, d'après le caractère indécis du souverain (1). Cette conversion de la peine de mort, en celle d'enfermer pour leur vie les criminels dans des cachots

(1) L'auteur parle vraisemblablement ici de Joseph II, (*Note du traducteur*).

sombres et humides, paraît avoir aussi peu d'avantages du côté de la douceur, que de celui de l'utilité publique. La Hollande qu'il avait déjà tant visitée, lui fournit encore de nouvelles observations, particulièrement par rapport à la marche légale qu'on y suit relativement aux dettes.

La cinquième section concerne l'Écosse; et ce qui y est neuf, regarde principalement les établissemens charitables d'Édimbourg. Quant aux prisons de ce pays, Howard se crut obligé de faire observer au lord Prévôt, que les ornemens remarquables dont on y embellissait les lieux d'amusement, les rues, les places, les ponts, etc., paraissaient absorber toute l'attention des hommes publics, et leur faire totalement négliger cette branche essentielle de la police. Cette réprimande importante mérite une attention sérieuse comme une forte preuve de la justesse des reproches faits à l'esprit de luxe, reproches que plusieurs philosophes modernes ont été très-jaloux de tourner en ridicule. En effet, cet esprit qui augmente les jouissances et les besoins personnels, et qui met plus de distance entre les classes supérieure et inférieure de la société, ne peut

s'allier aux devoirs, tant de charité que de justice, que nous avons à remplir vis-à-vis de nos semblables, de quelque condition qu'ils soient. Les arts du luxe peuvent favoriser les progrès des connaissances, et on peut tirer avantage de ce progrès pour des objets d'une utilité générale; mais il n'est pas vraisemblable que les mêmes personnes dont les esprits sont occupés d'amusemens élégans et d'objets qui ont de l'éclat, accordent leur attention aux fonctions grossières et dégoûtantes attachées aux soins des pauvres et des misérables.

Les prisons et les hôpitaux de l'Irlande forment le sujet de la sixième section. Howard y remarque qu'un louable esprit d'humanité, par rapport aux prisons, règne parmi les habitans aisés de ce pays, et s'est déployé dans l'érection de beaucoup de nouvelles prisons, dont il ne peut cependant approuver les plans. Il se plaint beaucoup, et fait de véhémentes censures de l'usage des liqueurs spiritueuses dont on remarque particulièrement en Irlande les effets pernicioeux. On est choqué de voir qu'on ait laissé l'intérêt du fisc l'emporter dans cette matière, sur le bien de la nation; et rien ne mérite d'être plus sévèrement

blâmé, que la conduite des commissaires de l'accise, qui prennent sur eux d'accorder des permissions d'établir des cabarets dans les villages, contre l'avis bien prononcé des personnes qui résident sur le lieu, et sont témoins des effets funestes que ces maisons produisent sur la santé et les mœurs de leurs voisins. C'est en effet renverser l'ordre du gouvernement civil, et mettre des intérêts subalternes à la place des principes fondamentaux. Howard fait des remarques sur tous les hôpitaux de Dublin. Il fait ensuite un examen de toutes les prisons de Comté et de tous les hôpitaux du royaume. Les hôpitaux de Comté sont dans le fait des établissemens nationaux soutenus en grande partie par les taxes des Comtés et la lettre du roi, et par conséquent ils ne sont pas aussi exactement surveillés que ceux d'Angleterre, qui ne sont soutenus que par des souscriptions privées. Il en résulte le malheureux état de la plupart d'entr'eux, où règnent la mal-propreté, la faim, la négligence et toutes les espèces d'abus. Cependant il paraît s'introduire parmi eux un esprit d'amélioration, auquel il est incontestable que cette libre exposition de leurs défauts a beaucoup contribué.

La septième section est consacrée à une description des écoles de l'Irlande, connues sous le nom de *Charter-Schools*. (1) L'exposé public des abus introduits dans ce grand objet national excita l'attention de plusieurs des personnes qui avaient le plus de puissance, et on désira qu'Howard exposât ses observations devant le comité des Quinze de Dublin qui en avait la surintendance. Il fit aussi un rapport sur leur état devant la chambre des communes d'Irlande; et ayant pris ce sujet fort à cœur, il résolut de l'approfondir complètement. Il visita donc la totalité de ces établissemens au nombre de trente-huit, et les quatre hôpitaux d'enfans de province dont ils sont tirés. On trouve ici le résultat de ses observations avec de libres censures des défauts et un aveu fait avec franchise de leurs améliorations. Il termine la description par quelques remarques générales sur l'établissement, et quelques idées pour le rendre plus utile; et après avoir exprimé son vœu que les

(1) Ce sont des écoles protestantes. Voyez page 99 du tome 2 de la traduction française de l'état des prisons d'Howard.

avantages de l'éducation fussent répandus plus généralement sur l'Irlande, qu'ils ne peuvent l'être par ces écoles, il déploie la vaste générosité de son ame dans la maxime suivante, qui contient une pensée digne d'être écrite en lettres d'or. » J'espère qu'en qualité de non-conformiste, je ne serai pas regardé comme indifférent à la cause protestante, lorsque j'exprimerai mon désir, que pour accorder les avantages de l'éducation il soit fait moins d'attention à ces distinctions de catholique et de protestant; et que pour l'accroissement du protestantisme, on s'en rapporte principalement à la dissemination des connaissances et de la saine morale ».

Cette section est terminée par un exemple extrêmement frappant de la facilité avec laquelle on peut étendre l'éducation à tout le corps du peuple, exemple qui est celui des curateurs des enfans bleus de Chester, dont on expose ici le plan et les succès; on voit ensuite les règles suivies à l'école des Quakers à Ackworth, règles qui sont extrêmement propres à inspirer à la jeunesse cette conduite décente et régulière qui formait le grand objet de l'admiration de Howard. L'Irlande reconnaît

avec raison qu'elle lui a des obligations particulières pour ses recherches pénibles, et pour ses remarques franches sur les établissemens publics de cette contrée. Certainement nul pays n'en avait plus besoin ; et nul , je crois , n'est mieux disposé à en profiter. L'Irlande qui n'a jamais eu le défaut de l'ingratitude , a été reconnaissante envers son bienfaiteur ; car il n'y a pas de contrée où la mémoire d'Howard soit plus respectée. Pendant les tournées qu'il y fit, plusieurs des principales villes lui firent présent de leur franchise, et l'université de Dublin lui conféra d'une manière très-flatteuse le degré honorifique de Docteur ès lois. L'aversion d'Howard pour toute espèce de distinction , et la repugnance naturelle qu'on a pour changer sa désignation ordinaire quand on est avancé en âge, l'empêcha de prendre publiquement ce respectable titre.

La huitième section est relative aux prisons et aux hôpitaux de l'Angleterre. Les prisons y sont toutes spécifiées suivant l'ordre des précédens ouvrages avec les remarques que lui ont suggérés les changemens qui y ont été faits et d'autres circonstances. Beaucoup des descriptions des hôpi-

taux sont neuves, particulièrement la description de tous les hôpitaux pour les malades qui sont dans Londres. Il est probable que peu d'établissemens de ce genre en Europe sont mieux conduits que ceux-ci; cependant ils ont des défauts tant généraux que particuliers, qu'Howard a brièvement indiqués, faits pour attirer l'attention des personnes qui prennent un véritable intérêt à l'utilité de ces nobles charités et ne les regardent pas seulement comme leur procurant un émolument particulier. Dans une note qui se trouve à l'article de la prison de comté de Southwark, il parle avec les termes les plus forts de pitié et d'indignation, de l'état de cinquante coupables, condamnés à la déportation dans le cours des cinq années précédentes, et gémissant dans l'état le plus déplorable, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de mettre leur jugement à exécution. Ce délai nécessaire de punition doit être une forte objection contre ce plan de bannissement éloigné, et donne une préférence décidée tant pour la justice que pour la police au plan des maisons de correction, qui a été abandonné si inconsidérément pour l'établissement à la baie de

Botanique. A la vérité l'injustice d'un emprisonnement intermédiaire est diminuée par un acte de la vingt-quatrième année du règne de George III, qui porte, que tout le temps qu'un convaincu restera en prison depuis son jugement de condamnation lui sera déduit sur le tems de sa déportation. Cependant un pareil emprisonnement est toujours une punition *différente* et beaucoup plus *dure* dans ce cas que celle à laquelle il est condamné.

Le bridewel de comté à Reading a donné lieu à une note qui mérite une attention particulière ; on a présumé qu'Howard était le grand partisan de la pratique de tenir les prisonniers enfermés chacun seul ; et l'éloge qu'il en a fait a été cause qu'on l'a adoptée dans différens endroits ; mais en allant beaucoup au-delà de ses intentions. Il savait bien d'après un grand nombre d'observations, que la nature humaine ne pouvait supporter long-tems d'être renfermée dans une solitude absolue sans succomber sous le fardeau. Il avait vu dans les pays étrangers les hommes les plus désespérés et les plus difficiles à conduire, apprivoisés par ce moyen ; il proposa donc dans nos propres prisons un traitement momentané

mentané de ce genre, comme un moyen doux et cependant le plus efficace pour dompter la férocité de nos criminels ; mais il n'eût jamais l'idée d'y condamner les coupables pendant tout le tems de leur emprisonnement, cette sévérité étant non-seulement extrême et pouvant à peine être justifiée, mais étant même incompatible avec le plan de leur faire reprendre l'habitude de l'industrie par un travail pénible. Il a bien en effet recommandé universellement l'habitude de la solitude nocturne, comme procurant une occasion de faire des réflexions sérieuses et de prévenir ces plans de méchanceté et ces encouragemens mutuels au mal, qui doivent certainement se former parmi des criminels, lorsqu'on en laisse beaucoup ensemble sans qu'ils soient surveillés.

La manière dont on a occupé les convaincus à construire une nouvelle prison de comté à Oxford, ainsi que la bonne conduite qu'ils y tinrent en général, fournit un exemple de la possibilité et de la probabilité de son effet, qui résulte du soin de les occuper d'une manière utile dans leur patrie.

On fait connaître avec raison l'infirmerie

des *Fever-wards* (1) de Chester comme un exemple ingénieux d'une manière de donner du secours à des personnes attaquées d'une maladie dangereuse et contagieuse, et d'empêcher par des réglemens convenables que la contagion n'exerce ses ravages sur les autres. Je suis persuadé qu'avec ces précautions l'on peut empêcher que la peste même ne se communique à ceux qui sont sous le même toit. Howard eut le bonheur de trouver dans cette ville un caractère analogue au sien, également rempli d'un zèle ardent pour toutes les œuvres de bienfaisance, et distingué par divers projets relatifs au bien public exécutés avec succès. Les lecteurs médecins et même beaucoup d'autres n'auraient pas besoin que je nommasse ici le docteur Haygarth. Après avoir fini l'article des prisons de Comté, on présente une description de tous les hulks. Depuis les dernières visites d'Howard on avait amélioré à quelques égards l'état de ces *bridewells flottans*; mais si on les considère autrement que comme des lieux de détention momentanés jusqu'à ce qu'on ait

(1) Personnes qui ont la fièvre.

adopté quelque meilleur plan, ils sont susceptibles de beaucoup d'objections qu'on présente ici.

Howard a inséré ensuite des remarques sur les maisons de correction. L'auteur y établit ses idées concernant leur nature et leur objet, donne les raisons qui portent le docteur Fothergill et lui, à se fixer à la situation d'Islington, et raconte le fait de sa démission de la place d'inspecteur, tel qu'il a été ci-devant rapporté. Il a réimprimé ici les chapitres généraux de réglemens proposés pour de pareilles maisons dans le dernier appendix; et il y a ajouté une planche pour faire connaître le plan de bâtiment qu'il approuve. On doit regretter à cet égard, que Howard n'ait pas eu la satisfaction de voir mettre à exécution l'un de ses desseins favoris, qui avait été pour lui le sujet des recherches les plus pénibles, et de la plus mûre réflexion. Puisque les provinces de la Hollande, les petits états de l'Allemagne et les Cantons suisses n'ont pas craint de faire cette dépense, une pareille objection était certainement indigne d'un pays tel que l'Angleterre, qui déploie avec tant de magnificence sa prospérité et ses ressources. Le public est main-

tenant assez en état de juger si le projet qui a été préféré, de former aux antipodes des colonies de condamnés, l'emporte à cet égard.

Dans les remarques sur la fièvre des prisons, qui sont répétées avec peu de changement, depuis la dernière publication, nous apprenons que depuis l'an 1782, où les prisons étaient entièrement exemptes de cette maladie, il s'en est présenté plusieurs exemples funestes et allarmans. Son apparition et sa fréquence doivent certainement dépendre beaucoup de la constitution épidémique de l'année, aussi long-tems que les causes qui la font naître, continueront de subsister; mais il paraît qu'il n'y a pas lieu de douter qu'on pouvait presque entièrement extirper ces causes avec des soins et des réglemens convenables.

L'écrivain termine son ouvrage, par exprimer la satisfaction qu'il éprouve en voyant se propager cet esprit d'humanité et de bienfaisance, qui a tant adouci les maux des prisonniers; mais il gémit de ce que cet esprit ne paraît s'être déployé jusqu'ici que pour ce soulagement, et qu'on a fait peu, ou même qu'on n'a rien fait relativement à un objet plus important.

la réforme des coupables. D'après des observations suivies, il est convaincu que le vice de l'ivrognerie est la première cause de tous les désordres de nos prisons, et qu'il faut nécessairement employer quelque moyen efficace pour l'extirper, si l'on veut conserver la santé, et améliorer les mœurs des prisonniers. Howard y joint en conséquence, comme son dernier legs, par rapport à l'amélioration de cette branche de la police, le projet d'un bill pour que les prisons soient mieux gouvernées, et pour empêcher qu'on ne s'y livre à l'ivrognerie et aux divers genres de débauche. Les principaux articles de ce bill ont pour but principal de défendre absolument l'entrée dans la prison, de toute liqueur, autre que le lait, le petit lait, le babeurre et l'eau, excepté dans les cas de maladie et d'ordonnances du médecin. Il sentait bien que dans ce pays libre, le refus même de la petite bière serait regardé comme une espèce de cruauté, et il ne doutait pas que le mécontentement occasionné par ce refus, n'allât pas même au point de lui faire perdre dans l'opinion publique, le titre d'*ami des prisonniers*; mais comme son premier but n'avait pas été d'acquérir

une popularité de ce genre , il avait le courage de savoir la perdre , lorsqu'il savait intérieurement qu'il faisait réellement le bien des malheureux détenus. Etant convaincu d'après l'expérience , qu'il n'y avait pas de milieu dans cette matière , et que si on admettait d'une manière quelconque , des liqueurs fortes dans les prisons , on ne pourrait plus mettre de bornes à leur usage , il crut qu'il fallait refuser une satisfaction à un petit nombre , pour procurer à un grand , un avantage essentiel. En effet , tant que le même lieu de détention renfermera les débiteurs et les accusés , ils doivent être soumis à la même règle. Pour lever l'objection de la dure privation que cela imposerait à des débiteurs innocens , il souhaitait ardemment qu'on changeât nos lois , de manière à ce que les débiteurs frauduleux , qui suivant qu'il l'observe avec justesse , sont réellement criminels , fussent seuls sujets à l'emprisonnement ; il présume que les membres de la faculté condamneront la défense absolue des liqueurs fermentées pour les prisonniers , parce qu'ils savent que ces liqueurs sont anti-septiques ; et j'avoue que j'étais un de ceux qui avaient plaidé contre lui à

cet égard, la cause des prisonniers; mais il me répondit par des raisons qui sont exposées ici, et elles méritent d'être pesées. Après tout, beaucoup de personnes sont portées à croire que dans sa manière de penser, tant par rapport à ces privations, que par rapport à la permission qu'il se proposait d'accorder de prendre du thé, et d'autres articles du règne végétal, ses propres habitudes particulières avaient jusqu'à un certain point influé sur sa décision; tant il est naturel que notre jugement sur les objets particuliers, se fausse, pendant que nos principes généraux restent sans être altérés. Je présume que le projet de bill paraîtra excellent à beaucoup d'égards, et on ne peut certainement trop insister sur le grand but de maintenir et conserver la sobriété dans les prisons.

Les principales idées d'Howard à ce sujet, avaient été formées quelques années auparavant. En mai 1787, le lord chancelier, dans un excellent discours sur la proposition d'un bill relatif aux débiteurs qui ne payent pas leurs créanciers, après avoir discuté le point de l'emprisonnement pour dettes, et la nature de pareils bills, présenta quelques considérations relative-

ment à l'administration et à la discipline de nos prisons. Il dit qu'il avait eu dernièrement l'honneur de converser sur ce sujet, avec un homme qui était le plus propre de tous, à le traiter; il désignait Howard. L'humanité de ce dernier, quelle que grande qu'elle fut, était au moins égalée par la sagesse du chancelier. Jamais Howard ne conversa avec personne qui parlât avec plus de justesse sur ce sujet. Il considérait l'emprisonnement solitaire, et un régime strict, austère, comme étant une punition pour les débiteurs; et cette opinion répondait exactement à celle d'Howard, qui convenait avec lui, que le grand objet était d'avoir soin qu'un homme, qu'on croyait nécessaire de sequestrer de la société, et d'emprisonner pour dettes, ne sortit pas de la prison, dans un état pire pour la santé et pour les mœurs, que celui où il était quand il y était entré. Le chancelier rapporta ensuite un fait que Howard lui avait raconté, pour prouver la corruption et la licence de nos prisons. Un quaker, dit-il, l'appela pour aller avec lui, et être témoin d'une scène, dont il craignait d'être trop affecté, s'il allait seul la voir. C'était pour aller visiter un ami

malheureux , qui était dernièrement entré dans la prison du Banc-du-roi. Lorsqu'ils furent arrivés , ils trouvèrent cet homme à-demi ivre , jouant du fifre. Quoiqu'ils fussent grandement choqués de cette circonstance , ils lui proposèrent de venir avec eux au café , et de prendre un verre de vin. Il refusa , en disant qu'il avait bu tant de punch , qu'il ne pouvait pas boire de vin ; cependant il les rappela avant leur départ. Howard et son ami revinrent avec des sentimens très-différens de ceux qu'ils avaient eus en entrant dans cette prison , mais qui n'étaient pas moins pénibles.

Le volume est terminé par plusieurs tableaux curieux et précieux , qu'on consultera vraisemblablement plusieurs siècles après nous. L'énumération de tous les prisonniers en Angleterre en 1787 et 1788 , présente une augmentation allarmante , quoiqu'on doive l'attribuer en partie à une longue suspension de la transportation ordinaire. Ils montaient à 7482.

Howard resta peu de temps en Angleterre après l'impression de cet ouvrage. A la fin de son livre , il déclare qu'il est dans l'intention de quitter encore son pays

natal pour revoir de nouveau la Russie , la Turquie et quelques autres pays , et étendre sa tournée jusques dans l'Orient. » La raison qu'il donne de cette résolution est qu'il suit sa vocation : » et on ne peut douter que cette considération ne fut alors , comme elle l'a toujours été depuis , le motif principal qui dirigeait ses actions. Mais si l'on demande quel était son but plus particulier dans ce nouveau voyage , je crois que ceux qui ont le plus joui de sa confiance ne pourront répondre d'une manière affirmative. J'ai eu différentes conversations avec lui sur ce sujet ; et j'ai plutôt remarqué en lui le désir de voir les autres lui indiquer des objets de recherche , qu'un esprit bien rempli d'un projet particulier et d'un but fixe. Cependant comme il se proposait de visiter des pays entièrement neufs pour lui , et dont la police relativement aux premiers objets qui l'avaient occupé , était connue très-imparfaitement en Europe , (car les possessions de la Turquie dans l'Asie et l'Égypte , ainsi que sur la côte de barbarie entraient dans le plan de ses voyages) il ne pouvait douter qu'il ne se présentât à lui des sujets importants d'observation qu'il n'aurait pas pré-

vus Par rapport à cette partie de son voyage où il devait parcourir des pays qu'il avait déjà vus, je conçois qu'il s'attendait à y faire du bien dans ce rôle de censeur que ses différens écrits, lus et connus de toute l'Europe, lui donnaient le droit de prendre, et qu'il avait déjà rempli pour le grand soulagement des malheureux dans différentes contrées. Si on joint à ces motifs l'habitude contractée depuis long-tems de se livrer à un certain genre de recherches, et une inquiétude d'esprit provenant du malheur domestique, on n'aura plus lieu de s'étonner de ce qu'il ait recommencé si promptement de se livrer à ses travaux et à ses dangers.

Il avait pris le parti de faire ce voyage sans être accompagné de personne ; et ce ne fut qu'après les plus vives et les plus touchantes supplications, que son domestique obtint la permission de l'accompagner. Avant de partir, Howard et le docteur Price, son ami intime, si respecté, se firent les adieux les plus touchans et les plus pathétiques. D'après l'âge et les infirmités de l'un, et d'après les hasards auxquels l'autre était sur le point de s'exposer, chacun d'eux prévoyait qu'ils ne se rever-

raient plus, et leur adieu répondit à l'intérêt d'une situation si triste. L'esprit du lecteur s'arrêtera pour penser plus long-tems aux derniers embrassemens de deux pareils hommes; et il sera pénétré de vénération pour le mélange d'affection cordiale, de tendre regret, de fermeté philosophique et de résignation chrétienne, qu'ils ont dû déployer.

Ce fut au commencement de juillet 1789 qu'il arriva en Hollande. Il traversa le Nord de l'Allemagne, la Prusse, la Courlande et la Livonie, et se rendit à St. Petersbourg. De cette capitale il passa à Moscou; je pense que le lecteur verra avec intérêt comme l'un des derniers momens de la carrière de bienfaisance d'Howard, quelques extraits d'une de ses lettres au docteur Price, datée de cette ville du 22 septembre 1789.

« Lorsque je quittai l'Angleterre, je m'arrêtai d'abord à Amsterdam, et passai de là à Osnabruck, Hanovre, Brunswick et Berlin, ensuite à Königsberg, Riga et Petersbourg. Je visitai dans tous ces endroits les prisons et les hôpitaux qui me furent tous absolument ouverts; et dans quelques-uns les Bourguemestres m'accom-

pagnèrent dans les cachots, ainsi que dans les autres lieux de détention. Je suis arrivé depuis peu dans cette ville, et j'ai commencé mes tournées. Les hôpitaux sont dans un triste état. Plus de 70,000 matelots et soldats y sont morts l'année dernière. J'espère porter le flambeau de la philosophie dans ces régions éloignées; je suis tout-à-fait bien. — Le tems est clair. — Les matinées sont fraîches. — Le thermomètre est à 48 degrés, mais on ne commence pas encore à faire du feu. Je voudrais que l'hiver fut doux, et j'avancerais alors un peu dans mes expéditions d'Europe. Mes connaissances en médecine me donnent peu d'espoir d'échapper à la peste en Turquie. Je ne regarde pas en arrière, et suis prêt à supporter tous les obstacles et à résister à tous les dangers pour faire honneur à mon état de chrétien. »

De Moscou il prit sa route vers l'extrémité même de la Russie européenne, qui s'étend vers les bords de la mer noire, où des déserts arides et immenses sont terminés par quelques-uns de ces nouveaux établissemens, qui ont coûté tant de sang et de trésors aux deux vastes Empires devenus alors voisins et ennemis perpétuels. Ce fut

là , qu'éloigné de 1500 milles de son pays natal , il fut la victime d'une maladie dont il s'efforçait , autant qu'il le pouvait , d'arrêter les ravages , au milieu d'une foule d'hommes qui excitent peu la compassion des Européens. *Finis vitæ nobis luctuosus , amicis tristis , extraneis etiam ignotisque non sine curâ.*

Thomas Thomason , ce fidèle et intelligent serviteur , qui l'a accompagné , m'a procuré un récit des différentes particularités relatives à sa dernière maladie , que je vais mettre sous les yeux du lecteur tel qu'il me l'a remis.

» L'hiver étant fort avancé après la prise de Bender , le commandant de l'armée Russe devant cette place , consentit que beaucoup d'officiers allassent voir leurs amis à Cherson , la rigueur de la saison ne permettant pas une continuation d'hostilités contre les Turcs. Il vint en conséquence un grand nombre de personnes à Cherson , et les habitans témoignèrent par des bals et des mascarades leur joie du succès des Russes. Plusieurs des officiers , des habitans de Cherson , et des nobles du voisinage qui vinrent à ces bals , furent aussitôt après attaqués par des fièvres ; et Ho-

ward était persuadé que cette contagion avait été apportée par des officiers de Bender. Au nombre de ceux qui la gagnèrent était une jeune dame qui séjournait à environ 16 milles de Cherson. Peu de tems après qu'elle eût gagné cette maladie, Howard fut vivement sollicité d'aller la voir. Il la vit le dimanche 27 décembre. Il la revit de nouveau dans le milieu de la semaine, et une troisième fois le dimanche suivant, 3 janvier. Ce jour-là il la trouva ayant une très-grande sueur; et ne voulant pas faire rentrer cette forte transpiration en découvrant son bras, il passa le sien sous les couvertures du lit pour sentir son pouls. Les émanations du corps de la malade devinrent funestes à celui qui voulait la soulager, et Howard pensa que c'était alors qu'il avait gagné la fièvre. La dame mourut le jour suivant. Howard fut très-affecté de sa perte, parce qu'il s'était flatté de la sauver. Depuis le 3 janvier jusqu'au 8 il sortit très-peu; mais ce dernier jour il alla dîner avec l'amiral Montgwinoff, qui demeurait à environ un mille et demi de son logement. Il s'y arrêta plus long-tems qu'à l'ordinaire, se trouva très-mal à son aise, et crut qu'il allait avoir quel-

que attaque de goutte. Il prit sur-le-champ du sel volatil dans un peu de thé, et se crut lui-même mieux jusqu'au samedi matin, 3 ou 4 heures, moment où ne se trouvant pas si bien, il reprit du sel volatil. Il se leva dans la matinée et sortit pour se promener; mais se trouvant plus mal, il rentra bientôt et prit de l'émetique. La nuit suivante il eut une violente attaque de fièvre, et eut recours à son remède favori, la poudre de James, qu'il prit régulièrement toutes les deux ou quatre heures jusqu'au dimanche 17. Car, quoique le prince Potemkin lui eût envoyé son propre médecin, aussitôt qu'il eut connu sa maladie, cependant il n'interrompit point pendant ce tems sa propre manière de se traiter. Le 12 il eut un accès de fièvre, pendant lequel il tomba sur-le-champ, son visage devint noir, sa respiration fut difficile, et il resta sans connaissance pendant une demi heure. Le 17 il eut un accès semblable, le 18 il eut un hoquet qui dura le jour suivant, où il prit quelques gouttes d'une potion par ordre du médecin. Le vendredi matin 20 janvier, vers les 7 heures, il eut un autre accès, et mourut environ une heure après. Il eut
toute

toute sa connaissance pendant sa maladie, excepté dans les accès, jusques à peu d'heures avant sa mort. Il s'attendait depuis longtemps à cet évènement, et il avait souvent dit qu'il ne désirait la vie qu'autant qu'elle lui donnait les moyens de soulager ses semblables.

« Pendant sa maladie il reçut une lettre, par laquelle un de ses amis lui annonçait, qu'il avait dernièrement vu son fils à Leicester, et lui faisait espérer qu'il le trouverait mieux à son retour en Angleterre. Quand on lui lut cette nouvelle, il y fut extrêmement sensible. Ses expressions de plaisir furent singulièrement fortes, et il exprima plusieurs fois son désir, que si jamais Dieu lui accordait la grace de rendre la raison à son fils, son domestique dit à ce jeune homme combien son père avait prié le ciel pour son bonheur. Il fit un testament, (1) le jeudi avant sa mort, et fut enterré, suivant qu'il l'avait désiré lui-même, à la maison de campagne de M.

(1) Ce fut vraisemblablement quelques lettres à ses exécuteurs testamentaires, car son testament est daté de 1787.

Dauphiné. à environ huit milles de Cherson, où l'on érigea un monument dans l'endroit où son corps fut placé. Il fit l'observation qu'il y serait à la même distance du ciel, que si on le ramenait en Angleterre. Pendant qu'il était à Cherson, il lut le récit de la démolition de la bastille, qui parut lui faire un plaisir singulier; et il crut que la description qu'il en avait publiée lui-même, avait pu contribuer à cet événement ».

Je ne ferai qu'une remarque ou deux sur ce récit, sur l'exactitude duquel en général je crois qu'on peut entièrement compter. Malgré la conviction où était Howard, qu'il avait gagné la fièvre de la jeune dame, je pense que le tems considérable, écoulé entre sa propre attaque et sa dernière visite à cette malade, rend le fait douteux. Il me semble qu'ordinairement la contagion qu'on gagne d'une manière aussi sensible, opère en moins de tems qu'en cinq jours. (1) Peut-être que

(1) Suivant le docteur Lind, ses effets qui sont le frisson et la maladie, sont subits. Voyez son ouvrage anglais, intitulé : *Dissertation on fevers and infection*. Chap. II. Sect. I.

sa visite dans les hôpitaux le 6, ou l'imprudence qu'il fit de revenir trop tard de chez l'amiral le 8, dans une saison froide et dans un climat mal-sain, expliquera mieux l'origine de ce malheur. La nature de sa plainte n'est pas très-claire, car il est très-rare que l'on conserve sa connaissance jusqu'à la fin dans une fièvre du genre putride; et les accès, ressemblant aux attaques épileptiques, ne sont pas du nombre des symptômes ordinaires d'une pareille maladie. Il est assez vraisemblable qu'une goutte non fixée a pu influencer sur son état, puisque c'était une maladie à laquelle il était sujet par sa constitution, quoique son genre de vie ait empêché qu'il n'en ait eu quelques accès violens. Enfin sa maladie fut certainement suivie d'un affaiblissement de ses facultés vitales, et je crois que le long et fréquent usage de la poudre de James doit lui avoir été nuisible. Je regarde même comme très-probable, que le nom d'Howard doit être ajouté à la liste nombreuse de ceux qui ont été sacrifiés à l'usage empirique des remèdes qui sont très-actifs, et qui par conséquent peuvent faire beaucoup de mal comme beaucoup de bien.

Howard avait prié par écrit, que ses papiers fussent corrigés et mis en état d'être rendus publics par le docteur Price et par moi. L'état déclinant de la santé de Price, (1) a fait retomber ce travail sur moi seul, et je l'ai exécuté du mieux qu'il m'a été possible. Il y avait peu de choses à faire pour la plus grande partie, qu'il avait copiée lui-même très-nettement. Il a fallu prendre quelque peine pour copier le reste d'après des notes éparses et détachées qu'il avait faites pour se rappeler ses observations; mais on a conservé autant qu'il a été possible ses propres expressions. Je donnerai une description générale de ce supplément, comme je l'ai fait pour les parties précédentes de ses ouvrages.

L'ordre et la régularité de la Hollande lui fournissent encore des descriptions utiles, et quelques-uns des abus qui s'étaient glissés dans ce pays paraissaient avoir été corrigés depuis les voyages de M. Howard. Cependant l'ami de l'humanité doit regret-

(1) Pendant que je suis occupé à écrire cette vie, le docteur Price vient de suivre son ami dans la tombe, (*Note de Aikin.*)

ter , qu'on y fasse encore usage de la torture pour arracher des aveux aux accusés. On y donne encore quelques détails sur l'état des prisons d'Osnabruck , d'Hanovre et de Brunswick , parce qu'évidemment l'écrivain a cru , que vraisemblablement ses observations passeraient sous les yeux de ceux qui avaient le pouvoir de faire cesser ces abus. Qui ne partagerait pas avec lui le regret qu'il témoigne de voir ses espérances trompées à cet égard , et qui ne gémirait pas de l'étrange fatalité avec laquelle on fait encore usage des tortures les plus barbares dans les domaines d'un souverain doux et éclairé qui n'aurait pu manquer d'interposer avec succès son autorité pour la supprimer ?

A Berlin et à Spandau les établissemens paraissent avoir conservé le bon ordre dans lequel ils avaient été laissés par le grand Frédéric. Königsberg paraît présenter un exemple de la négligence qui s'introduit dans les lieux éloignés du siège du gouvernement. Dans une note qui est à cet endroit de cet ouvrage , Howard exprime sa reconnaissance de l'attention qu'on lui a fait l'honneur d'accorder à ses remar-

ques dans plusieurs pays étrangers, et il présente avec adresse cette attention comme une justification de ce qu'il avait adopté cette manière censoriale de noter les abus, de laquelle il avait fait un libre usage dans ses derniers voyages.

A St.-Petersbourg il eut le plaisir de remarquer plusieurs réformes heureuses faites dans les hôpitaux et dues probablement en grande partie aux idées qu'il avait lui-même suggérées. Cependant il trouve à l'article de Cronstadt occasion de critiquer un changement fait dans le plan du régime qui est généralement adopté dans la marine, ainsi que dans les hôpitaux militaires de la Russie, et qui lui paraît extrêmement préjudiciable. Ce changement consiste à avoir changé le lait et les différens autres articles qui constituent le régime ordinaire des malades, et à leur avoir donné la nourriture des hommes en santé, qui est plus forte et d'une digestion plus difficile. Les prisons de Moscou paraissent considérablement négligées par ceux dont la fonction est de les inspecter et d'y surveiller; mais la charité déployée par les individus envers les pauvres malheureux qui y sont renfermés, donne à Howard

une idée favorable du caractère humain de ce peuple, dans laquelle ce qu'il avait vu de ses mœurs dans ses voyages le confirme encore.

Il s'avança alors vers ce théâtre, où une guerre destructive concourant avec un climat mal-sain, produisit de si grands maux, aggravés encore par la négligence et l'inhumanité, qu'ils ne lui laisserent pas d'autre occupation que celle de se plaindre et de gémir. En admettant même toutes les excuses qu'il est juste d'adopter sur les difficultés et les privations inévitables dans les postes éloignés d'une contrée nouvellement possédée, et pendant la plus forte activité d'opérations militaires étendues sur un vaste pays, on ne peut justifier les commandans Russes de s'être moins occupé de conserver la vie de leurs soldats et d'adoucir leur sort, que l'on ne le fait dans tous les autres pays. L'ignorance, les abus, la mauvaise administration, et le manque de choses utiles et nécessaires paraissent être portés à leur plus haut degré dans les hôpitaux militaires de Cherson, de Witowka et de St. Nicolas. Les vives peintures qu'il a tracées des malheurs dont il avait été té-

moin, et sa description pathétique des souffrances des pauvres recrues qu'on avait fait venir de leurs patries éloignées dans ces malheureuses contrées, doit exciter dans toute ame sensible une forte indignation contre les plans d'un despotisme ambitieux, malgré le prestige dont ils ont pu être embellis par le coloris de la gloire ou le prétexte même de l'utilité nationale. La leçon qu'il est peut-être le plus nécessaire d'imprimer avec force au genre humain, est qu'un pouvoir qui n'a pas de frein ni de contrôle, et qui est exercé soit par un homme soit par plusieurs, quoiqu'il puisse être quelquefois déployé dans des actes soit d'éclat soit même de bienfaisance, est au total absolument incompatible avec le bonheur d'un peuple. L'usurpation injuste de la petite Tartarie-Crimée par l'impératrice de Russie a été tant pour ses sujets que pour ceux de la Turquie la cause de malheurs qu'on ne peut calculer, et elle a mis en danger la tranquillité de toute l'Europe.

Je terminerai cette revue des voyages et des services publics d'Howard par les courtes annales de ses travaux plus qu'herculéens

léens pendant les 17 dernières années de sa vie.

En 1773 il fut Grand-Schérif du comté de Bedford. Il visita un grand nombre de prisons de comtés et de villes.

En 1774 il termina sa visite de son examen des prisons anglaises. Il fut sur la liste des candidats pour représenter le comté de Bedford.

En 1775 il voyagea en Ecosse, en Irlande, en France, en Hollande, en Flandres et dans l'Allemagne.

En 1776 il revit encore ces pays et la Suisse. Il visita de nouveau pendant ces deux années toutes les prisons de l'Angleterre.

En 1777 il imprima son état des prisons.

En 1778 il visita de nouveau tous les comtés de l'Angleterre et du pays de Galles, et voyagea en Ecosse et en Irlande. Il remplit les fonctions de Sur-Inspecteur des maisons de correction.

En 1780 il imprima son premier appendice.

En 1781 il voyagea en Dannemarck, en Suède, en Russie, en Pologne, en Allemagne et en Hollande.

En 1782 il examina encore toutes les prisons d'Angleterre, et parcourut l'Ecosse et l'Irlande.

En 1783 il visita le Portugal, l'Espagne, la France, la Flandre et la Hollande; il vit aussi l'Ecosse et l'Irlande, et examina plusieurs prisons anglaises.

En 1784 il imprima un nouvel appendice, et donna une nouvelle édition de la totalité de ses ouvrages. (1)

Depuis la fin de 1785 jusqu'au commencement de 1787, il visita la Hollande, la France, l'Italie, Malte, la Turquie et l'Allemagne. Ensuite il se rendit en Ecosse et en Irlande.

En 1788 il visita encore l'Irlande, et pendant cette année et la précédente il parcourut toute l'Angleterre,

En 1789 il imprima son ouvrage sur les Lazarets, voyagea en Hollande, en Allemagne, en Prusse, en Livonie, dans la Russie, et dans la petite Tartarie.

Le 20 janvier 1790 il mourut à Cherson.

Ayant ainsi suivi cet illustre philan-

(1) C'est, je crois, sur cette édition qu'a été faite la traduction française de *l'Etat des prisons*.

trope, depuis le berceau jusqu'au tombeau, en donnant la plus grande attention à cette partie de sa carrière, renfermant la portion qui en intéresse davantage le public, il ne me reste qu'à rassembler ces traits de caractère qu'il a déployés dans ses actions et à en former son portrait fidèle, en y joignant ces traits moins frappans, qu'une observation attentive m'a fait connaître.

La première chose qui frappait un observateur, connaissant Howard, était une empreinte de vigueur et d'énergie extraordinaire dans tous ses mouvemens et toutes ses expressions. Un œil vif et pénétrant, des traits forts et prononcés, un air de vivacité, et des gestes animés, promettaient de l'ardeur pour former des projets et un grand zèle pour les exécuter. (1)

Je crois qu'il ne fut dans aucun tems de sa vie sans suivre quelque but avec cha-

(1) Howard n'ayant jamais voulu se faire peindre, il n'est pas étonnant que les différens portraits qu'on a publiés de ce philanthrope, ne lui ressemblent pas. Cependant le prince Potemkin fit prendre après sa mort, deux moules de son visage, dont un pour lui, et l'autre pour le domestique d'Howard.

leur ; et dans tout ce qu'il se proposait, il ne pouvait se lasser de viser à la perfection. Si vous lui fesiez remarquer quelque chose qu'il eût laissée imparfaite, ou quelque nouvelle qualité à acquérir, pendant que vous présumiez qu'il réfléchissait sur cet objet, vous étiez surpris de trouver, que *cela était fait*. Ce vers de Lucain

Nil actum reputans, dum quid superes set agendum.

Ne caractérisait pas mieux César que notre Philantrope. Je me rappelle, que lui ayant fait observer par hasard, que dans sa revue des prisons de Londres il avait omis la tour, il fût si frappé de cet oubli, quoique peu important, puisqu'il est si rare que quelqu'un y soit enfermé, que, lors de son premier moment de loisir, il courut à Londres et le répara. Ce ne fut pas seulement pendant une courte période qu'il déploya son activité et son zèle ; il avait la qualité encore plus rare d'être capable d'appliquer à un seul point pendant un tems très-considérable toutes les facultés de son ame, sans se laisser séduite par toutes les distractions que la curiosité ou toute autre affection pouvaient semer sur son chemin, et sans être susceptible de cette satiété et de

ce dégoût, qu'il est si naturel d'éprouver quand on a poursuivi long-tems un objet. Quoiqu'il eût montré par ses premiers voyages, qu'il sentait le prix de ces objets de goût et d'instruction qui frappent un esprit cultivé dans les pays étrangers, néanmoins dans les voyages qu'il fit exprès pour examiner les prisons et les hôpitaux, il paraît n'avoir eu des yeux et des oreilles que pour ces établissemens; au moins il ne se laissa ni retenir ni détourner par aucun autre objet. (1)

Étant bien pénétré de l'importance de ses desseins, et de l'incertitude de la vie humaine, il était impatient de profiter, autant qu'il lui était possible, du tems qui lui avait été accordé. C'est cette disposition qui formait cet enthousiasme par lequel le public le croyait excité; car autrement son caractère froid et ferme ne donne point l'idée de la passion qu'on distingue ordinairement par ce nom. Il suivit ses

(1) Il rapporte qu'on obtint une fois de lui qu'il irait entendre une musique extrêmement belle; mais ayant trouvé qu'elle l'avait trop occupé, il ne voulut jamais consentir à se procurer une autre fois le même délassement.

plans à la vérité avec une vigueur et une constance prodigieuses ; mais sans cette chaleur et cette imagination enflammée et exaltée qui dénotent l'enthousiaste. Delà vient qu'il n'était pas sujet à se laisser tromper par des représentations partielles , à voir les faits à travers des prismes trompeurs , ni à tomber dans ces méprises qui sont si fréquentes dans les recherches des hommes doués d'imagination et d'une vive sensibilité. Quelques personnes qui ne le connaissaient que par ses actions extraordinaires , étaient assez disposées à le traiter avec ce souris de mépris , dont les hommes , ayant une ame froide et égoïste sont si portés à faire usage envers ce qui montre une haute sensibilité. Au contraire ceux qui ne le connaissaient que légèrement , et qui avaient vu des traits de phlegme , et peut-être de dureté dans quelques circonstances , étaient disposés à mettre tout-à-fait en question sa sensibilité , et à attribuer ses actions , ou purement au sentiment du devoir , ou à l'habitude et à l'humeur. Mais ces deux jugemens étaient erronés. Il était sensible comme un homme doit l'être , mais non au point de se méprendre soit pour les objets d'utilité soit par rap-

port à sa manière de juger des moyens propres à remplir ses projets de bienfaisance. La réforme des abus et le soulagement du malheur étaient les deux grands buts qu'il se proposait dans toutes ses entreprises ; et j'ai également vu l'indignation éclater sur son visage quand il rapportait des traits de bassesse ainsi que d'oppression, et ses yeux être baignés des larmes de la sensibilité lorsqu'il se rappelait quelques-unes des scènes douloureuses dont il avait été témoin. Cependant il était toujours maître de lui-même, et sa fermeté ne l'abandonnait jamais ; on sent qu'il n'est pas nécessaire que j'insiste sur les avantages inappréciables d'un pareil caractère dans les situations dans lesquelles il se trouvait placé.

Tout le cours de sa conduite présente de si fortes preuves de son intrépidité et de son courage, qu'il peut paraître absolument inutile de dire qu'il possédait ces deux qualités. Il les devait en effet tant à la nature qu'à ses principes. Il avait de la force dans les nerfs ; et la conviction où il était, qu'il suivait son devoir, l'empêchait d'être inquiet sur les suites qui résulteraient de ses actions. Ce n'était pas seulement dans les grandes occasions, qu'il montrait cette

force d'esprit. Elle l'élevait au-dessus de la fausse honte, et de cette crainte qui rend beaucoup de braves gens timides en présence de leurs supérieurs. Personne n'a moins craint que lui la face d'un autre homme. Personne n'a moins hésité à dire des vérités hardies, ou à s'élever contre des dispositions nuisibles. Son courage était également passif et actif, il était prêt à faire tous les sacrifices que pouvait exiger la résolution de remplir scrupuleusement son devoir et de dire strictement la vérité, et on ne peut douter que, s'il avait vécu dans un siècle où l'on eût été exposé à la mort pour défendre ses droits civils et religieux, nul martyr volontaire n'eût montré plus d'intrépidité pour monter sur l'échafaud.

Le caractère décidé d'Howard se montrait dans un certain ton tranchant, qui lorsqu'il avait une fois pris une résolution, l'empêchait de se rendre aux objections et le portait à exécuter son plan, sans s'embrasser des obstacles. Il voulait être promptement obéi de ceux de qui il avait le droit de l'exiger, et n'était pas un homme qu'on pût traiter avec négligence et inattention. Néanmoins il était extrêmement circons-

pect, et assez indulgent pour les faiblesses humaines; et l'envie de lui plaire ne pouvait manquer de produire de l'effet sur lui. Ses ordres étaient raisonnables, et ce qu'il exigeait ne sortait pas des bornes de la convenance, suivant qu'on peut le présumer de ce que la plûpart de ses domestiques sont restés long-tems avec lui, et de ce que beaucoup de ceux qu'il a employés ont montré un attachement constant pour sa personne, ses moyens de forcer à la complaisance étaient principalement les récompenses, et leur privation était sa manière de montrer son mécontentement. (1)

(1) L'anecdote suivante me fut communiquée par un particulier qui fit dans une chaise avec moi, en 1777, le voyage du comté de Lancastre à Londres. Howard avait remarqué qu'il avait trouvé peu de choses plus difficiles, que d'obliger les postillons à aller vîte ou doucement, à son gré, jnsqu'à ce qu'il eût pris le parti suivant. A la fin de la course, quand il était mécontent du postillon, il demandait que le maître de la poste fît venir une pauvre veuve laborieuse, ou une autre personne, méritant qu'on lui fît une charité, et qu'on fît entrer en même tems le postillon. Alors il payait à ce dernier ce qui lui était strictement dû, et lui disait que comme il n'avait pas jugé à propos

L'esprit d'indépendance qui le distingua toujours n'avait d'autre fondement que des désirs modérés. Parfaitement satisfait de la

d'obtempérer à ses desirs , en le menant à sa guise , il ne croyait pas lui-même devoir lui faire aucun présent ; mais que pour lui montrer que ce n'étaient pas des motifs de parcimonie qui le guidaient , il allait donner à la personne pauvre qui était avec eux , le double de la somme qu'on était dans l'usage de payer au postillon ; il le faisait , et renvoyait les parties. Il n'eut pas , dit - il , employé long - tems ce moyen , sans éprouver les bons effets qui en résultaient , dans toutes les routes où il était connu.

On m'a raconté un autre exemple de sa fermeté. Voyageant un jour dans les domaines du roi de Prusse , il se trouva dans un endroit tellement étroit , qu'il ne pouvait y passer qu'une voiture. Aussi était-il prescrit à tous les postillons , lorsqu'ils commençaient à y entrer , de donner du cor pour avertir ceux qui auraient pu s'engager à l'autre extrémité. Celui d'Howard s'était conformé à ce règlement ; mais après avoir parcouru une partie de ce passage étroit , il rencontra un courrier qui voyageait pour les affaires du roi , et qui avait négligé cette précaution. Le courrier ordonna au postillon de retourner ; mais Howard représenta qu'il avait observé la règle , pendant que l'autre l'avait violée ; en conséquence il insista pour que son postillon marchât en avant. Le courrier s'appuyant sur une autorité à laquelle tout doit céder

fortune que la providence lui avait accordée, il ne pensa jamais à l'augmenter, et lors même qu'il fut dans le cas de s'attendre à avoir une famille, il se fit une règle de ne pas amasser une partie de son revenu annuel, mais d'employer ce qui lui restait chaque année à quelque objet d'utilité ou de bienfaisance. Pour qu'on ne lui reproche pas d'avoir trop négligé sa propre famille en tenant cette conduite, il convient de dire ici, qu'il avait les espérances les mieux fondées, que tous les enfans qu'il pourrait avoir devaient recueillir une partie considérable des successions de leurs parens. Ce fut ainsi qu'il se préserva de cette maladie, qui, si on considère le plus grand nombre d'hommes, est peut-être celle qui s'attache le plus souvent à un état de prospérité, savoir la *soif d'accumuler des richesses*, passion qu'on voit trop souvent détruire la no-

dans ce pays, parla d'un ton fort haut, mais envain. Comme ni l'un ni l'autre n'était disposé à céder, ils restèrent tous deux respectivement dans leurs voitures, pendant un long espace de tems; à la fin, le courier royal céda à l'opiniâtreté de notre anglais, qui ne voulut pas se désister de son droit.

blessé d'ame, l'esprit public, et enfin cette indépendance que le meilleur emploi de la fortune est de s'assurer. Cette trempe d'esprit l'élevait infiniment au - dessus de tout ce qui était bas et sordide, et il montrait dans toutes ses actions un esprit de générosité, qui aurait pu convenir *au sang des Howard*, (1) lorsqu'il coulait dans ses plus nobles canaux.

Si Howard avait été moins favorisé des biens de la fortune, il eût trouvé une ressource pour son indépendance dans le petit nombre de ses besoins; et un avantage inestimable qui lui fut extrêmement utile pour l'exécution de ses grands projets, avantage peut-être plus rare qu'aucun de ceux dont on a déjà parlé, fut qu'il maîtrisait tous ses goûts et ses habitudes corporelles, aussi parfaitement qu'aucun philosophe ancien ou ascétique moderne qu'on pourrait citer. Le régime sévère qu'il avait adopté dans le commencement de sa vie par des motifs de santé, il le conserva dans la suite par choix, et il le suivit même si rigoureusement, qu'il rejetta toutes ces satisfactions

(1) Il y a une famille d'*Howard*, qui est une des plus nobles de l'Angleterre.

que les hommes les plus sobres se permettent et qu'ils regardent comme nécessaires à la conservation de leur force et de leur vigueur. Il s'interdit entièrement les nourritures animales, et les boissons fermentées et spiritueuses. L'eau et les végétaux les plus communs lui suffisaient ; le lait, le thé, le beurre et le fruit étaient ses objets de luxe ; et il était également réservé par rapport à la quantité de la nourriture, et indifférent quant aux heures réglées pour la prendre. De cette manière il pouvait trouver ses besoins satisfaits par-tout où un homme existait ; et il avait ce qu'il lui fallait, dans les posadas d'Espagne, et dans les caravanserais de la Turquie, comme dans les auberges et les hôtels garnis d'Angleterre et de France. L'eau était un de ses principaux besoins, car il était un vrai Musulman pour ses ablutions ; et si l'on remarquait de la délicatesse à quelque égard dans ce qui le concernait, c'était en ce qu'il était de la plus grande propreté dans toute sa personne. Il supportait également la chaleur, le froid, et toutes les vicissitudes du climat ; et ce qui est plus étonnant, le sommeil même ne lui paraissait pas nécessaire, au moins à ces heures fixes

et dans ces proportions suivies en général par la plûpart des hommes. Les voyages surprenans qu'il fit en fesant usage de toutes les manières de parcourir des pays , sans laisser aucun intervalle qu'on puisse appeller de repos , puisque les seuls endroits où il s'arrétait en route étaient les lieux où il pouvait trouver le genre d'observations qu'il voulait faire , prouvent assez combien il était capable de soutenir la fatigue (1). En un mot , jamais corps humain ne fut plus parfaitement le serviteur de l'esprit qui le fesait agir ; et tous les efforts de la plus forte constitution , accoutumée tant à s'imposer des privations qu'à se livrer aux exercices de l'esprit et du corps , n'auraient pas suffi pour ce qu'il a fait.

(1) Voici qu'elle était sa manière de voyager. Lorsqu'Howard voyageait en Angleterre ou en Irlande , c'était en général à cheval , et il fesait environ 40 milles anglais par jour ; il n'était jamais embarrassé pour une auberge. Lorsqu'il se trouvait en Irlande , ou parmi les montagnards d'Ecosse , il était dans l'usage de s'arrêter à une des pauvres cabanes où était suspendu une espèce de drapeau en guise d'enseigne , et il y prenait un peu de lait. Quand il était arrivé à la ville où il devait coucher , il demandait pour souper

Quant au caractère de son esprit , il était aussi très-heureusement adapté à la grande entreprise qu'il avait formée. Il ne possédait pas à un haut degré cette vaste compréhension , cette faculté de généraliser , qu'on dit distinguer l'homme de génie ,

de la bierre et du vin comme un autre voyageur , mais son domestique le suivait , et les emportait , tandis qu'il préparait son pain et son lait. Il payait toujours généreusement les valets et les postillons , parce qu'il ne voulait ni avoir de disputes , ni voir de mécomens , ni avoir l'esprit agité de pareille matière ; il disait que dans un voyage qui devait coûter trois ou quatre cents livres sterlings , quinze ou vingt de plus , ne méritaient pas qu'on s'en occupât. Lorsqu'il voyageait sur le continent , il se servait ordinairement d'une chaise de poste allemande qu'il avait achetée à cet effet. Il ne s'arrêtait jamais jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la ville qu'il se proposait d'examiner , et voyageait la nuit , si cela était nécessaire. D'après l'habitude qu'il en avait prise , il pouvait dormir très-bien dans une chaise , pendant plusieurs nuits de suite. Son dernier voyage fut le seul où il voyagea vingt jours et vingt nuits de suite sans se coucher. Il n'en fut pas incommodé. Il était dans l'usage de prendre avec lui une petite théyère , quelques tasses , un petit pot de confitures , et quelques pains. Arrivé à la poste , il faisait bouillir de l'eau , envoyait chercher du lait , et faisait son repas , pendant que son domestique allait à l'auberge.

mais qui est souvent propre à faire tomber dans des spéculations erronées, si l'on n'a pas rassemblé d'avance des matériaux authentiques. Il avait plutôt un esprit de détails, il était capable d'une exactitude laborieuse et d'un examen minutieux; il avait donc toutes les qualités convenables à un homme voulant se frayer un chemin dans une partie où tout était ignorance, confusion et coutume locale. Quel autre aurait rassemblé un corps d'instruction, qui présente même à des médecins des faits intéressans qu'ils ne connaissent pas? quel autre aurait pu faire connaître mieux aux Anglais ce qui se pratique en Russie et en Espagne, tandis qu'ils ne connaissaient pas auparavant ce qui se pratiquait dans leur propre pays. Cette aptitude à entrer dans les plus petits détails était ce qu'il regardait comme son talent particulier. Etant de tous les individus celui qui avait l'idée la plus modeste de ses propres talens; il avait coutume de dire: je suis le travailleur qui rassemble des matériaux dont les hommes de génie feront usage. Que ceux qui regardent avec mépris de longs recueils de réglemens, et des tableaux où l'on donne en pieds et en pouces les mesures des

dés cellules et des chambres de travail, considèrent, que, quand on exécute un plan il est nécessaire de s'occuper de ces détails; et que les projets les plus ingénieux échouent souvent dans leur exécution, parce qu'on n'en a pas bien disposé les plus petites parties. Peut-être même que le grand Frédéric, roi de Prusse, a dû ses succès, moins à des vues profondes et sublimes des principes généraux, qu'à l'exactitude de ses dispositions dans tous les petits détails qui sont joints à la pratique.

D'après une pareille tournure d'esprit, Howard était ami de la subordination, et de tout ce qui convient à une société régulière; et il ne désapprouvait pas le déploiement vigoureux de l'autorité civile, lorsqu'il était dirigé vers un but louable. Il se mêlait peu des disputes relatives à la théorie du gouvernement; mais il se contentait d'adopter les systèmes de souveraineté tels qu'il les trouvait établis dans les différentes parties du monde, se bornant à favoriser une application de leur énergie, qui pût faire le bonheur des peuples qui y étaient soumis. L'état d'emprisonnement étant un état, où les droits des hommes sont au moins suspendus en grande

partie, il était naturel qu'il considérât en général le peuple, plutôt comme soumis à l'autorité que comme en étant la source. Cependant il connaissait bien et estimait, comme il le devait, les bienfaits inestimables de la liberté politique, en tant qu'elle est opposée au despotisme; et parmi les nations de l'Europe, c'était les Hollandais et les Suisses qui lui paraissaient présenter le meilleur exemple d'une police stricte et ferme, dirigée par des principes d'équité et d'humanité. À la vérité il avait une partialité particulière pour le caractère des Hollandais, et il disait souvent, qu'il aurait préféré la Hollande à tout autre pays pour y fixer sa résidence. Je puis ajouter, d'après une autorité qui ne pourrait être recusée, qu'Howard était un de ceux, qui, pour me servir des expressions du grand lord Chantam, se réjouissaient de ce que l'Amérique avait résisté, et de ce qu'elle avait réussi à s'affranchir de l'autorité de l'Angleterre; enfin il était principalement attaché à la partie populaire de notre constitution, et dans son propre compte, il s'était distingué lui-même par une résistance courageuse à l'influence aristocratique. Son genre de vie particulier

et l'attention exclusive qu'il donna dans ses dernières années à un petit nombre d'objets le firent paraître comme ayant plus d'éloignement pour la société qu'il n'en avait réellement ; et on regarde comme une circonstance malheureuse que sa réserve l'ait souvent éloigné des personnes qui auraient pu lui donner des renseignemens très-utiles. Mais on ne doit pas désirer des choses incompatibles ; on ne peut guère nier qu'Howard n'ait au total choisi le meilleur moyen de diriger ses recherches, et s'il eût été plus livré à la société, plus disposé à satisfaire sa propre curiosité et à contenter celle des autres, il n'aurait plus possédé une des principales qualités qui le firent réussir dans ce grand ouvrage. Cependant en même tems qu'il évitait avec soin tout ce qui l'aurait plongé dans les cérémonies gênantes, et la dissipation de la société, il était loin de ne pas aimer à causer sur les sujets qui l'occupaient particulièrement ; au contraire il était souvent extrêmement communicatif, et il aurait fait le plus grand plaisir à un petit cercle par les récits les plus amusans de ses voyages et de ses aventures.

Howard possédait au plus haut degré

cette attention respectueuse pour les femmes, qui caractérise d'une manière particulière celui qui a reçu de l'éducation. Peut-être à la vérité parlé - je ici de règles de politesse qui ne sont plus respectées. Mais il était aussi jaloux d'observer la maxime de *place aux Dames* que tout Français aurait pu l'être, sans cependant avoir la légèreté frivole et la galanterie complimenteruse qui l'accompagnent dans les individus de cette nation. Il avait une manière de penser plus sérieuse, jointe à la pratique uniforme de renoncer à ce qui lui était personnellement commode pour rendre réellement service à toute personne du sexe, d'un caractère décent; on voit un trait frappant de cette partie de son caractère dans une anecdote rapportée dans un journal anglais, par une personne à qui il était arrivé de faire voile avec lui sur un paquebot qui allait de Holyhead à Dublin; cette barque étant remplie de monde, il céda son lit à une servante et se coucha lui-même sur le plancher. On peut juger encore du degré où il possédait cette qualité par la chaleur avec laquelle il censure toujours l'usage d'attacher avec des chaînes les femmes qui sont en prison, et de leur faire

souffrir des traitemens rudes et durs. Il n'aimait rien tant que la conversation des personnes du sexe qui avaient eu de l'éducation et des mœurs cultivées, et il s'efforçait de gagner leur bienveillance par de petits présens et d'autres marques d'attention. A la vérité la douceur de sa voix et de son air aurait pu être regardée comme ayant quelque chose d'efféminé, et aurait surpris ceux qui ne le connaissaient que par ses actions pleines d'énergie. Il est évident que dans le jugement qu'il portait sur les femmes, le souvenir de la respectable épouse qu'il avait perdue était le modèle auquel il les comparait, et si jamais il s'était remarié, la ressemblance que l'objet de son nouveau choix aurait eue avec sa chère Henriette, aurait été le motif qui l'aurait déterminé à contracter une seconde union. Je me rappelle à ce sujet une anecdote singulière qu'il nous racontait au retour d'un de ses voyages. En passant d'une ville de Hollande à une autre dans une barque, il se trouva auprès d'un homme âgé qui avait avec lui une jeune dame pleine d'amabilité, qui lui rappella vivement son Henriette; il en fut tellement frappé qu'étant arrivé au lieu de sa

destination , il ordonna à son domestique de les suivre et de s'informer de la maison où ils entreraient. Ce ne fut pas sans quelque chagrin , qu'il apprit que cet homme âgé était un marchand distingué et que la jeune dame était sa femme.

La prédilection d'Howard pour la société des femmes était en partie une suite de son aversion pour tout ce qui ressentait la grossièreté et la licence ; ses mœurs et son propre langage étaient toujours chastes et délicats ; et les libertés qui passaient sans être critiquées ou même avec applaudissemens dans les sociétés mêlées d'hommes , l'auraient choqué de la manière la plus vive. En effet pour une personne pensant de cette manière , se résoudre à fréquenter souvent les plus corrompus des hommes , eût peut-être été un plus grand triomphe du devoir sur l'inclination, qu'aucun de ceux qu'il remporta jamais en exécutant ses desseins. Cependant la nature et le but de ses visites dans les prisons inspiraient probablement le respect aux hommes les plus dissolus ; et je crois qu'il a dit n'avoir jamais reçu une seule insulte de la part des prisonniers dans aucune des prisons où il entra.

Comme Howard était si éminemment religieux, on s'attend que je dirai quelque chose des principes particuliers qu'il avait adoptés; mais indépendamment de ce que c'était un sujet qui n'entraît pas dans nos conversations, j'avoue que je ne vois pas jusqu'où son plan général de conduite a pu vraisemblablement être influencé par aucune particularité de ce genre. Le principe du devoir religieux, qui est à-peu-près le même dans tous les systèmes, et qui diffère plus du côté de la force que du côté du genre dans les divers individus, suffit certainement pour expliquer tout ce qu'il fit et entreprit pour le bien de l'humanité avec les moyens que la providence paraissait avoir mis à sa portée. On a prétendu qu'il avait été beaucoup excité par sa croyance à la doctrine de la prédestination, et je ne sais quelle espèce de sévérité on lui a attribuée, comme sa conséquence naturelle. Quant à moi, je ne puis découvrir en quoi ces notions de la providence générale et particulière, qui font partie de la doctrine de toutes les religions, diffèrent essentiellement des opinions de ceux qui admettent la prédestination; et d'après un grand nombre d'observations, je

mains et leurs ministres ; mais tel était son respect pour le véritable esprit religieux, qu'il l'honorait autant dans un moine que dans un ministre ; et il s'étendait souvent avec beaucoup de complaisance, tant dans ses ouvrages que dans sa conversation sur le zèle pur pour le bien de l'humanité et sur la véritable charité chrétienne qu'il avait souvent remarqués parmi le clergé catholique romain, tant régulier que séculier. Il n'aimait pas cette destruction rapide des couvents et des monastères, qui formait une partie des réformes multipliées de l'Empereur Joseph II. Il était touché de compassion pour les êtres des deux sexes, qu'on forçait d'abandonner ces asyles tranquilles pour vivre dans le monde avec une pension très-faible, et souvent mal payée. « Pourquoi, disait-il, ne les laissait-on pas s'éteindre par degrés, en les transférant d'une maison religieuse à une autre, à mesure que leur nombre diminuait ? Ces ordres religieux, dont une des fonctions principales était de s'occuper à prodiguer jour et nuit, les soins les plus touchans aux malades et aux prisonniers, et avec lesquels il avait nécessairement des rapports continuels, paraissaient lui avoir inspiré du

penchant pour toutes les autres corporations religieuses ; et les vertus d'ordre , de décence , de sobriété et de charité , qui lui étaient si familières , le portaient naturellement à les fréquenter. Cependant il s'abstint rigoureusement de participer d'une manière quelconque à un culte , qu'il n'approuvait pas ; et en les estimant comme hommes , il était loin d'adopter leurs principes comme théologiens.

Tels furent les principaux traits du caractère d'Howard , traits qui sont fortement marqués , et suffisent pour le distinguer d'avec tous ceux qui ont rempli un rôle analogue au sien , sur le théâtre du monde. Il est vraisemblable qu'on ne reverra pas dans notre siècle , l'union des qualités qui l'ont rendu si propre à venir à bout des projets qu'il a exécutés ; cependant on peut employer des combinaisons différentes pour parvenir au même but ; et par rapport aux objets de police et d'humanité dont il s'est occupé , les instructions et enseignemens qu'il a rassemblés , seront cause qu'il ne sera plus nécessaire de recommencer des travaux pareils aux siens. Cesserait un projet également vain , et conçu sans jugement , que de proposer comme un modèle à imiter

en tout, un caractère où l'on remarque plusieurs singularités, et certainement quelques faiblesses; mais son ferme attachement aux principes et à l'honneur, sa bienfaisance si pure, son inébranlable constance, sa persévérance infatigable, peuvent être présentées à toutes les personnes occupant des places importantes, ou engagées dans des entreprises utiles, comme des qualités qui ne sont pas moins à imiter qu'à admirer.

Je terminerai cet ouvrage par quelques détails sur les honneurs littéraires qu'Howard a reçus de ses compatriotes. C'eût été en effet une chose très-extraordinaire, que tandis que le parlement et les cours de judicature lui offraient leur tribut d'applaudissemens, la poésie et l'éloquence se fussent montrées insensibles à son mérite. Indépendamment des éloges qui lui furent donnés dans tous les ouvrages dont le sujet avait quelque rapport aux siens, il fut chanté par la muse élégante de M. Hailey, qui lui adressa en 1780, une ode dont il a déjà été parlé. L'année suivante, M. Burke ayant eu, dans un discours adressé aux électeurs de Bristol, occasion de parler d'un fait rapporté dans le livre d'Howard, se livra avec l'enthousiasme du génie à une

digression où il loua son plan et ses actions, en ornant cet éloge de tout l'éclat de sa brillante imagination. Ce discours fut imprimé ensuite, et le passage concernant Howard fut transcrit dans divers papiers périodiques, et lu avec une approbation universelle. Son caractère fut même mis sur la scène; car une comédie de madame Inchbald, intitulée : *Tel est l'état des choses*, contenait un rôle évidemment calqué sur sa tournure particulière de bienveillance, ce qui donna pendant un tems de la vogue à la pièce. Heureux le pays où la vertu est ainsi honorée!

CATALOGUE

*Des Ouvrages qui se trouvent à la même
adresse.*

(Nota. Tous les prix sont en espèces métalliques. En envoyant les prix fixés pour les Départemens, on recevra ces Ouvrages, francs de port, dans toute la République. Il est nécessaire d'affranchir les lettres et l'argent.)

Les Œuvres de Chamfort de l'Académie française, 4 volumes in-8°; 10 francs pour Paris, 15 francs pour les Départemens.

Parmi les Ouvrages de Chamfort, qui n'étaient pas connus, on trouve dans ce Recueil de ses Œuvres, plusieurs Dissertations critiques, des Dialogues philosophiques, des Pièces fugitives en vers et en prose, et sur-tout un volume entier de Pensées ingénieuses et d'Anecdotes piquantes.

Voyage d'Auvergne, par *Le Grand*, 3 volumes in-8°; 7 livres 10 sous pour Paris, 12 francs pour les Départemens.

C'est l'Ouvrage le plus complet qui ait paru jusqu'ici sur cette Province volcanisée.

La Science du Bonhomme Richard, de *Franklin*, 1 volume in-12; 1 livre pour Paris, 1 liv. 10 sous pour les Départemens.

Ce petit chef-d'œuvre est suffisamment connu; il est précédé d'une vie de Franklin très-bien faite.

Martial, Roman pastoral dans le genre de Florian, 3 volumes in-12; 3 livres pour Paris, 3 livres 15 sous pour les Départemens.

Henriette et Emma, ou l'Education de l'Amitié,
1 volume in-12; 1 livre 10 sous pour Paris,
2 livres pour les Départemens.

C'est un Roman dans le genre anglais, d'une femme qui a le malheur d'être émigrée, mais qui sait employer ses loisirs utilement pour elle et pour les autres.

Adélaïde de Clarencé, ou les Malheurs et les Délices du Sentiment, 2 volume in-8°;
3 livres pour Paris, 5 livres 10 sols pour les Départemens.

Ce Roman est du citoyen *Vernes*, déjà connu par plusieurs Ouvrages agréables.

Avis à tous les Goutteux de la terre, petit in-18; 10 sous tant pour Paris que pour les Départemens.

C'est un Remède éprouvé, depuis 16 ans, avec un succès complet.

Voyages de Spallanzani dans les Deux Siciles, Traduction de *Toscan* et *Duval*, premier volume; 3 livres pour Paris, 4 francs pour les Départemens.

Les volumes suivans de la Traduction se publieront à mesure qu'ils seront achevés.

Histoire du Lion de la Ménagerie et de son Chien, brochure; 1 livre 10 sous tant pour Paris que pour les Départemens.

C'est un supplément nécessaire à Buffon, avec une très-belle gravure faite d'après nature.

Lettres de Mirabeau à Chamfort, 1 vol. in-8°. , prix 2 liv. 10 sous pour Paris, 3 liv. pour les Départemens.

Ces Lettres, imprimées sur les originaux de la main

de Mirabeau , montrent cet homme célèbre sous un jour absolument neuf. Elles ont été écrites avant la révolution , les unes de Paris , les autres de Hollande et d'Angleterre , et renferment une foule d'anecdotes curieuses , de réflexions piquantes. Elles sortent de dessous presse.

La Décade Philosophique, Littéraire et Politique ; 7 livres 10 sols pour trois mois , 15 francs pour six mois , 30 francs pour l'année , tant pour Paris que pour les Départemens.

Cet Ouvrage périodique qui paraît par cahier tous les 10 jours , renferme les Mémoires les plus intéressans relatifs aux Sciences , à l'Agriculture , etc. ; les Extraits des Livres nouveaux ; des Morceaux variés de Littérature et de Morale ; des Pièces fugitives en vers et en prose ; l'Analyse des nouveautés théâtrales ; des Remarques critiques ; des Anecdotes littéraires ; des Faits curieux , etc. , et un Précis des événemens politiques de l'extérieur et de l'intérieur. Il jouit de quelque réputation.

Nos meilleurs écrivains ont enrichi ce Journal de leurs productions. C'est ainsi qu'on y a rencontré dans les Sciences , par exemple , les noms de *Faujas (de Saint Fond)* , de *Guyton (de Morveau)* , de *Lalande* , *Desfontaines* , *Iacépède* , *Darcet* , *Ramond* , *Cuvier* , *Herschell* ; dans l'Agriculture et dans l'Economie rurale , ceux de *Thouin* , *Dubois* , *Gilbert (d'Alfort)* ; dans la Littérature , ceux de *Lebrun le poète* , de *Parry* , *Marmontel* , *Ginguéné* , *Fontanes* , *Bernardin de Saint-Pierre* , *Desoignes* , *Andrieux* , *Legouvé* , *Ferlus* , *Sélys* , *Colin-Harleville* , etc ; enfin on y a vu des morceaux curieux et entièrement neufs , de personnages morts et très-célebres , tels que *J. J. Rousseau* , *Helvétius* , *Locke* , *Chamfort* , *Franklin* , *Hérault-de-Séchelles* , *Mirabeau* , etc. etc.

